

LA COLOMBE D'ARGENT

Andrei Biely

LA COLOMBE D'ARGENT

*Traduit du russe
par Anne-Marie Tatsis-Botton*

Suivi de
GEORGES NIVAT

PIÈGE MYSTIQUE ET CARRIOLE DADAÏSTE
(*LA COLOMBE D'ARGENT* D'ANDREÏ BIELY)

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*

Titre original
Serebrianny goloub'

© 1990 Éditions L'Âge d'Homme,
puis 2019 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-554-5

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Cette traduction est basée sur l'édition soviétique récente de *La Colombe d'argent* (Moscou, 1988), qui s'appuie sur les éditions antérieures: le roman a paru d'abord dans la revue *Vesy* en 1909, puis aux éditions Scorpion (Moscou, 1910), aux éditions de V. V. Pašukanis (Moscou, 1917), et enfin aux éditions Epokha (Berlin, 1922). Cette dernière édition comporte quelques variantes par rapport aux précédentes: quelques sous-chapitres ont été rassemblés (par exemple les deux derniers, «La libération» et «À la maison!», sont réunis sous le titre «La libération»), et A. Biely a modifié les dernières lignes de son roman. Ce qui concerne l'ensevelissement du héros a été supprimé et remplacé par la seule phrase brève: «Le matin était frais: les arbres murmuraient», phrase sur laquelle s'achève le roman dans cette variante. Nous avons donné ici la version longue, suivant en cela l'édition soviétique.

Pour cette même édition de Berlin, A. Biely a composé la préface que nous donnons ci-après. En fait, la trilogie que l'auteur avait projetée n'a jamais vu le jour; son deuxième volume, *Les Voyageurs*, s'est trouvé complètement transformé pour devenir le roman *Pétersbourg*.

EN GUISE DE PRÉFACE

Ce roman est la première partie d'une trilogie que j'ai en projet, *Orient ou Occident*; je ne raconte ici qu'un épisode dans la vie des membres d'une secte; mais cet épisode a sa signification propre, il est autonome. Puisque le lecteur retrouvera la plupart des personnages dans la deuxième partie, *Les Voyageurs*, j'ai cru possible de terminer cette première partie sans dire ce qu'étaient devenus les héros du roman – Katia, Matriona, Koudeïarov – après que Darialski, le personnage principal, eut quitté la secte.

De nombreux lecteurs ont pris la secte des colombes pour des khlysty; je conviens qu'il y a dans cette secte des traits qui la rapprochent de la mystique des khlysty; mais cette mystique, en tant que l'un des ferments de l'agitation religieuse, ne se borne pas aux formes qui se sont cristallisées chez les khlysty: c'est un phénomène en évolution, et dans ce sens les colombes que j'ai représentées n'existent pas comme secte; mais, avec toutes leurs folles déviances, elles sont possibles, et dans ce sens les colombes sont tout à fait réelles.

A. BIELY,
préface à l'édition Epokha, Berlin, 1922

CHAPITRE I

Tselebeïevo

NOTRE VILLAGE

Encore et encore, dans le jour sans fond, dans le gouffre bleu plein d'éclats brutaux et brûlants de lumière, le clocher de Tselebeïevo lançait ses appels sonores. Dans l'air au-dessus tournoyaient des martinets. Le jour de la Trinité¹, étouffant de parfums, parsemait les buissons de légères églantines roses. La chaleur oppressait les poitrines; dans la chaleur les ailes des libellules au-dessus de l'étang brillaient comme du verre, elles s'envolaient dans la chaleur, dans le jour sans fond, dans le gouffre bleu – là-haut, dans la paix azurée des espaces déserts. D'un revers énergique de sa manche trempée de sueur, un villageois en nage se barbouillait le visage de poussière; il se traînait en haut du clocher pour aller actionner le battant de bronze de la cloche, suer et se dépenser pour la gloire de Dieu. Encore et encore dans le gouffre bleu carillonnait le clocher de Tselebeïevo; et les martinets au-dessus voltigeaient et faisaient des huit en poussant des cris aigus.

C'est un beau village, Tselebeïevo, proche de la ville; situé au milieu de collines et de prairies; çà et là sont éparpillées des maisons richement décorées, soit par un étroit bandeau sculpté, comme la frange bouclée d'une fieffée coquette, soit par un coq en tôle peinte, soit par des fleurettes et des angelots coloriés; il est bellement garni de treillages, de jardinets, de groseilliers aussi, et de tout un bataillon

1. Le jour de la Trinité est dans l'Église orthodoxe l'appellation traditionnelle de la Pentecôte. (*Toutes les notes sont de la traductrice, sauf mention contraire.*)

de nichoirs à sansonnets qui se détachent dans la lumière du soir, plantés de guingois sur leurs manches à balai ; un beau village ! Demandez à la femme du pope : chaque fois que le pope revenait de Voronié (voici dix ans que son beau-père y est curé-doyen), cela se passait toujours de la même façon : il arrivait de Voronié, enlevait sa soutane, embrassait sa popesse dodue, arrangeait sa soutanelle, et sans plus attendre : « Occupe-toi donc du samovar, ma chérie. » Et voilà : dès qu'il était entré en suée, il ne manquait jamais de s'attendrir : « Quel beau village nous avons ! » Et le pope, on peut le dire, il est bien placé pour le savoir : et puis il n'est pas comme ça, notre pope : il ne raconterait pas des mensonges.

Au village de Tselebeïevo il y a des maisons ici, et puis là, et là encore : une maisonnette borgne te lorgne de sa prunelle claire, te lorgne de son œil torve de derrière les maigres buissons ; elle tend en avant son toit de tôle – non, non, ce n'est pas un toit : c'est la coiffe verte qu'une fière beauté a ramenée sur son front ; là-bas une modeste chaumière te guigne depuis le ravin : elle te guigne – et vers le soir elle s'embrume, froide, et met son voile vapoureux.

D'une isba à l'autre, d'une colline à l'autre ; de la butte au ravin, aux buissons : plus on s'éloigne, plus il y en a ; regarde, déjà la forêt murmurante t'instille sa torpeur ; on ne s'en échappe pas.

Au milieu du village il y a un grand, grand pré ; tout vert : là, il y a de l'espace pour s'amuser tant qu'on veut, pour danser, pour pleurer en écoutant les chansons des jeunes filles ; et l'accordéon y trouve aussi sa place – c'est tout autre chose qu'une kermesse à la ville : là-bas on ne peut pas cracher par terre quand on mange des graines de tournesol, ni se dégourdir les jambes comme il faut. Mais ici, quand une ronde se forme, quand les filles fardées, avec leurs robes de soie et leurs colliers, se mettent à pousser des cris sauvages, et quand les jambes se prennent à danser, alors une vague herbeuse naît et ondule, le vent du soir hulule – c'est étrange, c'est drôle : tu ne sais ni quoi ni pourquoi, ni pourquoi c'est étrange, ni ce qu'il y a de drôle... Et les vagues ondule, ondule ; elles courent effrayées jusqu'à la route, oscillent et y déferlent en clapotant : alors le buisson sur le bas-côté émet un sanglot bref, et des flocons de poussière s'envolent. Le soir, colle ton oreille à la route :

tu entendras pousser les herbes, et se lever la grande lune jaune au-dessus de Tselebeïevo, et passer en brinquebalant la charrette d'un fermier attardé.

Route blanche, route poussiéreuse; elle court, elle court; il y a en elle un aigre petit sourire moqueur; on voudrait bien la défoncer, la supprimer – c'est interdit: le pope lui-même l'a expliqué l'autre jour... «Moi, a-t-il dit, je ne serais pas contre, mais il y a le zemstvo¹...» Alors voilà, la route passe ici, et personne ne la défonce. Pourtant c'est déjà arrivé: les paysans prenaient des pioches...

Les gens de bon sens disent, les yeux baissés sur leurs barbes, qu'on a vécu ici depuis les temps les plus reculés, et puis cette route a été construite, et à partir de ce moment les jambes s'en vont toutes seules; les jeunes gars tirent au flanc, lambinent au travail, grignotent des graines de tournesol – au début ça n'a l'air de rien; et puis les voilà qui prennent la route, et ils ne reviennent plus jamais: voilà ce qui se passe.

Elle s'est incrustée dans le grand pré vert de Tselebeïevo avec son aigre petit sourire moqueur. Une force inconnue chasse devant elle des gens de toutes sortes – des chariots, des charrettes, des camions chargés de caisses de bois avec des bonbonnes de vodka pour le «Vinopol», le monopole d'État sur les alcools; elle chasse les chariots, les charrettes, tout un peuple en route: l'ouvrier de la ville, les pèlerins, le «saucialiste» avec son bâton de marche, le sergent, un équipage de maître attelé de trois chevaux – c'est une véritable foule qui déferle; les petites isbas de Tselebeïevo se sont rapprochées en bloc de la route – celles qui sont les plus basses, les plus mal famées, avec leurs toits de guingois, comme une bande de garçons ivres avec leurs casquettes sur l'oreille; là se trouve le relais de poste et aussi l'auberge – là-bas, là où un horrible épouvantail étend ses bras de polichinelle et laisse voir le balai sous ses hardes malpropres – oui, là-bas: tenez, il y a même une corneille juchée dessus, qui croasse. Plus loin il y a une perche, et tout là-bas – la plaine vaste et vide. Et elle court, elle court dans la plaine, notre route blanche

1. Le zemstvo est l'assemblée provinciale composée de représentants élus de toutes les classes, qui siègent sous la présidence du maréchal de la noblesse.

et poussiéreuse, elle se moque des larges espaces environnants, elle va vers d'autres plaines, d'autres villages, vers Likhov la bonne ville, d'où viennent traîner toutes sortes de gens, et même, ça arrive, une joyeuse compagnie, Dieu nous préserve de ce genre de fêtards! On voit débouler des voitures, une mam'zelle de la ville en chapeauté avec un « spéculiste », ou des peintres d'icônes ivres en chemises de fantaisie, avec un monsieur « létudiant » (le diable seul y reconnaît les siens). Tous à l'auberge, et en avant la rigolade! Les garçons de Tselebeïevo les rejoignent et les voilà qui s'égosillent: « Passent les anné-é-ées et pa-assent les jours... J'suis un garçon perdu, perdu pour toujou-ou-ours... »

DARIALSKI

Dans le matin doré du jour de la Trinité, Darialski était sur la route et marchait vers le village. Darialski passait l'été chez la grand-mère de la demoiselle de Gougolevo; cette demoiselle était de fort agréable apparence, et de mœurs plus agréables encore; cette demoiselle était la fiancée de Darialski. Darialski marchait, inondé de chaleur et de lumière, se remémorant le jour précédent qu'il avait passé agréablement avec la demoiselle et sa mère-grand; hier, il avait diverti la vieille dame par de suaves discours, il avait parlé du passé, des hussards inoubliables, et de tout ce que les vieilles dames aiment à se rappeler; lui-même s'était diverti en se promenant avec sa fiancée sous les chênes de Gougolevo; il s'était encore plus délecté à cueillir des fleurs. Mais ni la vieille dame, ni les hussards d'éternelle mémoire, ni la chênaie, ce bois cher à son cœur en compagnie de la demoiselle plus chère encore, rien de tout cela ne réveillait aujourd'hui de plaisants souvenirs: la chaleur de ce jour de la Trinité pesait sur son âme et l'étouffait. Aujourd'hui, même Martial ne lui disait rien, rien du tout, le livre était ouvert sur sa table et quelque peu marqué par les mouches.

Darialski – n'avez-vous pas remarqué le nom de mon héros? Mais voyons, c'est Darialski – mais si, celui qui, deux années de suite, a loué avec un ami l'isba de Fiodor. Blessé par un cœur de jeune fille, il a deux étés de suite cherché le moyen le plus sûr de rencontrer la demoiselle aimée ici – parmi les prairies de Gougolevo, dans les chênaies de Gougolevo. Il dama si bien le pion aux concurrents que,

le troisième été, il s'est tout à fait installé à Gougolevo, dans la propriété de la grand-mère, la baronne de Todrabe-Graaben. Accablée par les ans, la vieille dame considérait avec sévérité l'éventualité de donner sa petite-fille en mariage à un jeune homme qui n'avait pas seulement la tête vide, mais à son avis (et c'est le plus important) les poches aussi. Darialski avait depuis son âge le plus tendre une réputation de benêt; il avait perdu ses parents très tôt, et sa fortune plus tôt encore: «Fauché comme les blés!» soufflaient dans leurs moustaches les gens rassis; quant à la jeune fille, elle avait une autre opinion; et voilà, après une longue explication avec sa grand-mère, au cours de laquelle la vieille rusée s'est plusieurs fois renversée dans son fauteuil en buvant de l'eau par petites gorgées, c'est la jolie Katia qui l'a emporté, et elle est allée chuchoter aux filles de l'ancien pope de Tselebeïevo qu'elle était fiancée, et alors Darialski a emménagé dans la très riche demeure avec parc, serres, rosiers et Cupidons de marbre envahis par la moisissure. C'est ainsi qu'une jeune beauté a réussi à convaincre une antique vieille des agréables qualités d'un jeune passant.

Depuis son plus jeune âge, Darialski avait une réputation d'original, mais, à ce qu'on dit, il avait fait ses études dans un établissement où une dizaine de personnages extrêmement savants s'emploient, en guise de science – cela est vrai, je vous le jure! –, à étudier, dans Dieu sait quelles langues parmi les plus inconvenantes, les élucubrations de rimailleurs. Et Darialski était grand amateur de ce genre de poésie, lui-même s'y essayait avec succès; il écrivait sur tout: sur le *talon lilial* et sur la *myrrhe des lèvres*, et même... sur le *cantique des narines*. Et qu'allez-vous penser? Lui-même avait fait paraître un bouquin assez épais, avec une feuille de figuier représentée sur la couverture; c'est là que le jeune poète s'épanchait sur le talon lilial et aussi sur la demoiselle de Gougolevo sous l'aspect d'une jeune déesse au naturel, sans vêtements, et les filles de l'ancien pope de Tselebeïevo sont allées par pure malice vanter le livre auprès du pope actuel; et le pope s'est mis à jurer ses grands dieux que les vers de Darialski étaient pleins de bonnes femmes nues; son camarade (celui qui loue jusqu'à présent une isba à Tselebeïevo) essayait de le justifier: le fruit de l'imagination du poète, ce ne sont pas les

femmes nues, ce sont les déesses... Mais quelle différence y a-t-il, je vous le demande, entre une déesse et une femme? Bonne femme ou déesse, c'est tout comme; dans l'Antiquité qu'est-ce qu'elles étaient, les déesses, sinon des bonnes femmes? Des femelles, oui, et de mœurs dissolues qui plus est.

Le camarade de Darialski était un homme très discret: son nom de famille n'était pas russe et il passait ses jours et ses nuits à lire des livres de philosophie; il fréquentait le pope, bien qu'il niât Dieu; et le pope n'y trouvait rien à redire; les autorités non plus; même s'il s'appelait Schmidt et ne croyait pas en Dieu, c'était un orthodoxe...

Alors qu'il s'approchait déjà de l'église, Darialski s'arracha une fois de plus à ses pensées; il longea l'étang et se reflétait dans l'eau profonde, d'un bleu sombre; il s'arracha à ses pensées, puis s'y abandonna de nouveau.

Lorsqu'il n'y a pas de nuages, le ciel tout là-haut est comme tendu de neuf, plus loin de nous dirait-on, si haut et si profond; le pré enserre d'un talus le miroir cristallin de cette eau pure, et quand les canards mélancoliques sont là, alors on peut voir les canes nager un petit moment, puis sortir au sec pour se lisser les plumes, agiter la queue et emboîter dignement le pas à un colvert cancanant, elles se dandinent et elles poursuivent leur incompréhensible conversation; et, surplombant l'étang, penché là depuis bien des lustres, un bouleau au tronc creux étend ses bras loqueteux – mais tout ce qu'il a bien pu voir, il ne le dira pas. Darialski eut envie de se précipiter sous le bouleau et de se perdre dans la contemplation du firmament, de plonger son regard à travers le brillant écheveau d'une toile d'araignée tendue là-haut – tout là-haut, alors que l'araignée avide, rassasiée d'avoir sucé des mouches, est étalée sans mouvement dans l'air – on dirait qu'elle est dans le ciel. Et le ciel? L'air est pâle, il semble pâle au début, mais si on regarde mieux, l'air n'est-il pas totalement noir? Darialski sursauta, comme si là-bas un danger mystérieux le menaçait, comme il l'avait menacé plus d'une fois; comme si un effrayant mystère, enclos dans le ciel depuis le commencement des siècles, mystérieusement l'appelait; et il se dit: «N'aie pas peur,

voyons, tu n'es pas dans les airs – regarde, tu es près du ponton, l'eau y clapote tristement.»

Sur le ponton, deux fortes jambes sortaient d'un pan de jupe rouge retroussée, et des mains rinçaient du linge; mais qui était en train de rincer, pas moyen de le voir: une vieille, une femme, une fille? Darialski regarde, et le ponton lui semble affreusement triste, bien que ce soit le jour, bien que la cloche en fête fasse résonner ses appels dans le ciel clair. Un jour clair, ensoleillé, une eau claire, ensoleillée: toute bleue; si tu te penches, tu ne sais pas si c'est l'eau ou le ciel. Attention, mon garçon, la tête va te tourner, recule!

Et Darialski recula, et il s'éloigna de l'étang, marcha vers le village, l'église claire, en se demandant d'où était venue cette tristesse dans son cœur; comme quand tu étais enfant, elle vient d'on ne sait où, elle t'entraîne, elle t'emporte; et tout le monde dit que tu es toqué, mais toi, sans rien remarquer, tu parles à contretemps, et alors on sourit à tes discours en secouant la tête.

Darialski marchait et songeait: «Que le diable m'emporte, que me faut-il donc? Est-ce que ma fiancée n'est pas jolie? Est-ce qu'elle ne m'aime pas? Est-ce que je ne l'ai pas courtisée pendant deux ans? Je l'ai obtenue et... enfuis, enfuis, les rêves merveilleux...»

Cela ne faisait que trois jours qu'il s'était fiancé à sa bien-aimée; il pensait à la chance qu'il avait eue lors de cette stupide réunion où un mot d'esprit de lui avait plu à la belle demoiselle, et ensuite il avait commencé à lui faire la cour; et la belle ne s'était pas rendue tout de suite; mais voilà qu'enfin il avait obtenu sa jolie main blanche; voilà que maintenant il portait au doigt son anneau d'or; il est trop serré et le gêne, sa main n'y est pas encore faite... «Chère, lumineuse Katia», chuchota-t-il, et il se surprit à ne pas voir se lever dans son âme la douce figure féminine, il voyait quelque chose d'indistinct – des sortes de rames.

C'est avec ces pensées qu'il entra dans l'église; le parfum de l'encens mêlé à celui des branches de bouleau fraîchement coupées, l'odeur d'un grand nombre de paysans en sueur, de leurs bottes bien graissées, de la cire et des cotonnades rouges à la présence obsédante frappèrent agréablement ses narines; il se préparait déjà à écouter Alexandre Nikolaïevitch, le diacre, qui émettait depuis le chœur,

à gauche, une espèce de roulement de tambour – et soudain, dans un coin éloigné de l'église bougea un fichu rouge à pois blancs, un fichu sur une jaquette en indienne rouge; une femme le regardait fixement; il faillit dire à part soi: «Peste, quelle fille!», glousser et se redresser, et la seconde d'après il aurait tout oublié et se serait mis à faire des enclins devant l'icône de la Mère de Dieu, mais... il ne gloussa pas, ne se redressa pas et ne fit pas d'enclin. Une vague brûlante de plaisir et d'angoisse indicible envahit sa poitrine, et il ne sentit pas qu'il blêmait; que, pâle comme la mort, il tenait à peine sur ses jambes. Dans le regard de son visage sans sourcils, fortement grêlé, il y avait un trouble cruel et avide; ce qu'il lui disait, ce visage, quel écho il avait trouvé dans son âme, il ne le savait pas: il n'y avait là-bas qu'un fichu rouge à pois blancs qui bougeait. Quand Darialski reprit ses esprits, le diacre, Alexandre Nikolaïevitch, avait fini de battre la charge depuis le chœur, à gauche; le père Bucole était déjà sorti plusieurs fois sur l'ambon, et une tache de lumière courait dans ses cheveux roux et sur sa chasuble d'argent brodée de bouquets bleus; à présent le pope était agenouillé derrière les portes ouvertes du sanctuaire; on avait déjà chanté «invisiblement escorté»; cinq des filles d'Outkine, le propriétaire – celle-ci, et puis celle-là, là-bas –, tournaient à tour de rôle leurs visages ronds comme des raves, puis restaient assises dignement, avançant leurs lèvres dans une moue capricieuse et presque indécente, tandis que la sixième (une vieille fille), son chapeau chargé d'un buisson de cerises mûres, se mordait les lèvres de dépit.

L'office tirait à sa fin: le pope sortit avec la croix et se mit à distribuer les prosphores¹ ventruës à l'épouse du propriétaire Outkine, à ses six filles mûres et aux paysans les plus riches et les plus importants, à ceux qui avaient un bourgeron neuf et des bottes qui crissaient, à ceux qui par leur sagesse et leur intelligence avaient pu se bâtir de riches demeures, amasser de gros sous en vendant clandestinement de la vodka ou en réussissant quelques bons coups – en un mot, à ceux qui avaient plus d'envergure et plus

1. Les prosphores sont des pains levés employés pour le sacrifice eucharistique dans l'Église orthodoxe.

d'âpreté que les autres; ceux-là s'approchaient de la Sainte Croix avec grandeur et dignité, et penchaient non sans noblesse leurs visages barbus, leurs cheveux coupés droit sur le front et la nuque, imprégnés de l'odeur de l'huile de lampe; et quand les notables du village se furent retirés de l'ambon, le pape se mit à promener, avec une belle énergie, la croix sur le nez des bourgerons rassemblés – («l'instutrice» avait raison de protester, de siffler que le pape lui avait asséné, à elle, mademoiselle Chkouroukov, un tel coup de croix dans les dents qu'elle en avait eu mal pendant des jours et des jours). Darialski s'approchait déjà, déjà le pape lui présentait la croix d'une main, et son autre main s'était tendue pour prendre une prosphore, quand soudain il fut de nouveau brûlé par le regard de cette femme étrange; ses belles lèvres moqueuses tremblaient un peu, et c'était comme si elles buvaient son âme tout à loisir, et il ne se souvenait plus de rien; ni qu'il avait embrassé la croix, ni que le pape l'avait invité chez lui manger de la tourte, ni ce qu'il avait répondu au pape: il se souvenait seulement que la femme grêlée avait exigé une part de son âme. C'est vainement qu'il se mit à répéter, en évoquant en son cœur l'image de Katia: «Ma gentille, ma bonne fiancée!» – l'image aimée était comme dessinée à la craie sur un tableau noir; le méchant maître d'école l'a effacée avec son éponge, et maintenant il n'y a plus rien que le vide.

Vautour aux yeux sans sourcils, la femme grêlée sortait du tréfonds de son âme comme une fleur sans douceur, et elle avait fait irruption, non comme un rêve, une aurore, une prairie à l'odeur de miel, non, pas du tout: nuage, tempête, tigre, loup-garou, elle était entrée dans son âme et l'appelait: et le sourire moqueur de ses douces lèvres suscitait une tristesse trouble, ivre, voluptueuse, légère, et aussi le rire, et aussi la débauche: ainsi l'éruption d'un passé millénaire surgie d'un cratère un instant fissuré ressuscite-t-elle le souvenir de ce qui n'est jamais arrivé dans ta vie, elle réveille un visage inconnu, familier jusqu'à l'épouvante; et ce visage se lève devant toi comme l'image d'une enfance que tu n'as pas vécue mais qui a existé, cependant; voilà, voilà quel est ton visage, femme grêlée.

Ainsi pensait Darialski – en fait il ne pensait pas, des pensées se formaient toutes seules dans son âme; et déjà elle était sortie

de l'église, et le menuisier Koudeïarov tendit vers elle son visage maladif, la main tout entière plongée dans la filasse de sa barbe rousse; il bouscula Darialski, lui lança un bref regard; son visage un instant entrevu produisit quelque chose de confus dans l'âme de Darialski – comme une impression de ramages. Darialski ne se souvint pas comment il était sorti sur le parvis; il ne se souvint pas des appels sonores que lançait le clocher de Tselebeïevo, ni des cris perçants des martinets qui tournoyaient au-dessus. Le jour de la Trinité éparpillait de légères églantines roses, et les mouches, par essaims entiers d'émeraudes vrombissantes, se posaient sur les dos des bourgerons délavés, fanés par le soleil.

Un garçon passait avec un accordéon serré contre son ventre, et ses pieds soulevaient sans bruit de petits nuages de poussière; tiens, il a braillé quelque chose sur la route; sur la route se traînaient des chariots, les roues mal graissées criaient, grinçaient; les toits de tôle des isbas et les fenêtres enragées de soleil (du moins celles qui n'étaient pas calfeutrées avec des oreillers) renvoyaient au loin ses rayons de feu. Au loin paraient deux par deux des filles replètes en jaquettes vertes, bleues, jaune canari et même dorées, tendues sur leurs tailles épaisses, et elles avaient sanglé leurs jambes dans des bottines lourdes comme des billots, et maintenant elles se pavanaient. Au-dessus du cimetière les branches fines et pendantes des bouleaux se balançaient par moments. Quelqu'un sifflait, et les buissons sifflaient en retour. Domna Iakovlevna, la fille de l'ancien prêtre de Tselebeïevo – une vieille fille –, était inclinée sur la tombe de son père; le gardien de l'église sortit des groseilliers et, la main en visière sur les yeux, il observait la fille de loin; n'étant pas en bons termes avec elle, il grommelait tout haut comme s'il s'adressait à l'air ambiant, mais, en fait, de façon que Domna Iakovlevna pût entendre ce qu'il disait: « On devrait déterrer ces vieux os et libérer la place, on est déjà bien assez serré, alors s'il faut garder les os... » Puis, s'approchant d'elle, il retira aimablement sa casquette et fit une remarque plaisante: « Eh bien, vous êtes venue rendre une petite visite à votre papa? C'est bien la peine, il doit être tout pourri, maintenant... »

«Pouah, quelle diablerie!» pensa Darialski, et il se frotta les yeux : avait-il dormi, oui ou non, dans l'église? Avait-il eu une vision? Quelles bêtises: il avait sûrement piqué un somme. Ce n'est pas bon de rêvasser en plein midi; ce n'est pas sans raison qu'il est dit dans l'Écriture: «Préserve-nous du démon de midi»...

Et, tortillant sa moustache, Darialski alla chez le pope, en s'efforçant d'évoquer dans son cœur l'image de Katia, et pour finir il se récita du Martial, ses vers préférés; mais Katia n'était plus du tout Katia, et à la place des vers de Martial il se surprit à siffloter: «Pa-assent les anné-é-ées et pa-assent les jours... J'suis un garçon perdu, perdu pour tou-jou-ou-ours...»

C'est ainsi, de façon très inattendue, que Darialski commença cette journée. Et c'est de ce jour-là que nous ferons partir notre récit.

LA TOURTE AUX CHOUX

– Pff...

Le pope et Alexandre Nikolaïevitch, le diacre, s'envoyèrent encore un petit verre accompagné de champignons, des lactaires que sa vertueuse épouse avait ramassés avant l'automne, aidée de la ribambelle de leurs rejetons successifs.

La femme du pope avait terminé la troisième année au collège de Likhov, et elle ne manquait jamais de le rappeler à ses invités; il lui arrivait de jouer sur le piano cassé la valse *Les Temps à jamais enfuis*; elle était grosse, dodue, elle avait des lèvres rouge ponceau, de jolis yeux noirs comme des merises dans un visage très délicat, très blanc, parsemé de petites taches de rousseur jaunes, mais déjà alourdi par un double menton. À cet instant elle se répandait en plaisanteries sur la vie des familles de popes, sur les paysans rustauds, sur Likhov; elle s'affairait autour de la tourte fumante et en coupait d'énormes tranches, constituées d'une petite couche de chou toute mince dans une croûte démesurément épaisse: «Anna Ermolaïevna, prenez encore de la tourte!... Varvara Ermolaïevna, pourquoi vous servez-vous si mal?» – Elle s'adressait à tour de rôle aux six filles mères du propriétaire Outkine qui composaient un agréable parterre autour de la table bien garnie; un gazouillis d'oiseaux sortait des six petites bouches roses qui s'ouvraient et piaillaient toutes les nouvelles du district; l'adroite femme du pope avait à peine le temps de servir la tourte, donnant parfois une calotte à un de ses popillons qui s'était trouvé là au mauvais moment, le nez morveux

et mâchouillant quelque croûte; et en même temps elle jacassait plus que tous les autres.

– Avez-vous entendu dire, ma mère, ce que raconte le sergent? Comme quoi ces saucialistes dont on cause se sont manifestés près de Likhov, et ils ont distribué leurs sales tracts: à ce qu'on dit ils veulent marcher contre le tsar, s'emparer du Monopole et souler le peuple, et à ce qu'on dit le tsar a envoyé partout des dépêches imprimées avec des lettres d'or, et il appelle les orthodoxes à combattre pour la Sainte Église: «Prolétaires, qu'il dit, unissez-vous!»; on dit que l'archiprêtre de Likhov attend d'un jour à l'autre une épître du tsar pour la distribuer dans tout le district... – Voilà ce que débita tout à trac Alexandre Nikolaïevitch, le diacre; il fronça son nez rubicond, tout confus, quand six voix de jeunes filles, déferlant sur lui, exprimèrent clairement leur plus profond mépris...

– Pff! éructa le pope, en versant du ratafia à Alexandre Nikolaïevitch. Et est-ce que tu sais, frère, qu'est-ce que c'est que le mouvement prolétarien?

Et voyant un pli interrogateur se former sur le front du diacre là où il aurait dû y avoir des sourcils (le diacre ne portait pas de sourcils), le pope sortit sa trouvaille:

– Eh bien c'est quand tu es contre *les pro-prios*, et qu'au bout du compte *t'as rien...*

– Arrête donc, père Bucole! chuchota la popesse en passant, et ses paroles se rapportaient non point au sens agréable et plaisant de l'exégèse maritale, mais à la liqueur de sorbier dont le pope avait déjà bu pas mal; pour toute réponse le pope éructa «Pff!» et s'en envoya encore un petit verre, ainsi que le diacre Alexandre Nikolaïevitch; après quoi ils mangèrent encore un champignon chacun. Darialski fumait en silence, assis au coin de la table, vidant verre sur verre, et il était déjà bien parti, mais l'ivresse ne dissipait pas ses pensées étranges; bien qu'il eût accepté de venir manger de la tourte, parce qu'il n'avait pas la moindre envie d'aller à Gougolevo, il était si renfrogné qu'involontairement tout le monde cessa de lui adresser la parole; les demoiselles Outkine essayèrent sans succès de babiller avec lui, en vain elles tournaient vers lui leurs regards langoureux, tout en s'éventant de leurs mouchoirs de dentelle avec

une coquetterie non dissimulée; avec une coquetterie non dissimulée elles arrangeaient leurs décolletés; elles faisaient des allusions assez transparentes au cœur de Darialski et à ce garnement de Cupidon qui l'avait transpercé de sa flèche; Darialski ne répondait tout simplement pas, ou bien il plaçait quelques « hum, hum » mal à propos, ou bien il démontrait le bien-fondé des allusions glissées par les demoiselles sur l'état de son cœur en ne témoignant d'aucun enjouement; il n'accordait plus aucune attention aux jolis yeux des jeunes filles et encore moins, bien entendu, à leurs décolletés pourtant si séduisants et roses sous leurs mousselines. Cela faisait deux ans que Darialski traînait dans la région, et personne ne pouvait dire quel était son but; les gens à l'esprit positif supposèrent d'abord qu'il avait bien un but, que c'était forcé qu'il ait un but, et que ce but était antigouvernemental; il se trouva aussi des espions curieux, des amateurs de cancons prêts à moucharder si l'occasion se présentait (celui qui s'intéressait le plus à Darialski, c'était le sourd-muet Sidor, le premier colporteur de ragots de la région, qui ne pouvait pas prononcer un traître mot sauf un « apa, apa » inintelligible, mais qui s'expliquait tout à fait clairement par gestes) – oui mais voilà: ni Sidor ni personne n'avait pu trouver quoi que ce soit de répréhensible dans la conduite de Darialski, alors on était arrivé à la conclusion que son apparition dans ces lieux avait une autre explication, matrimoniale celle-là; et alors chaque jeune fille du canton s'imagina que c'était elle, l'objet des soupirs amoureux, et c'est aussi ce que s'imaginèrent les six filles du propriétaire Outkine; et bien que chacune d'elles affirmât tout haut que c'était sa sœur l'objet de la flamme de Darialski, elle arrivait quant à soi à une tout autre conclusion; et c'est pourquoi toutes furent frappées comme par la foudre quand il demanda la main de cette petite Katia de Gougolevo, la très riche petite-fille de la baronne; personne n'aurait imaginé que, pour parler crûment, cette gueule de raie eût pu arracher un si fin morceau. On doit d'ailleurs apporter une correction, l'expression « gueule de raie » appliquée à mon héros ne doit pas être prise à la lettre, car la partie de son anatomie que le langage populaire appelle, avec votre permission, « gueule », pour s'exprimer simplement, n'était absolument pas

«de raie», mais, pour ainsi dire, «d'amour»: yeux noirs doux et brillants, visage hâlé pourvu d'un nez de bonne taille, lèvres fines et vermeilles, moustaches tombantes et une profusion de boucles cendrées, voici tout ce qui constituait l'objet des secrets désirs non seulement des demoiselles, des filles, des jeunes veuves ou même des femmes mariées, mais même, disons-le... faites excuse, mais nous le dirons tout net: de notre popesse elle-même. On s'est étonné, on a poussé des oh et des ah, mais on s'y est vite habitué; le séjour de Darialski dans notre région s'expliquait de lui-même: maintenant on ne l'espionnait plus, d'ailleurs l'espionnage aurait été difficile: tout le monde n'avait pas ses entrées dans le domaine de la baronne. Il y avait, c'est vrai, d'autres gens ici qui avaient compris mieux que personne ce qui était nécessaire à notre héros (l'amour, et puis autre chose encore), et vers quoi se tendait le regard nostalgique de ses yeux de velours; qui avaient compris la volupté, la passion qui l'animaient quand il regardait devant lui, alors que devant lui il n'y avait pas la moindre fille, ni là ni à l'horizon, et l'horizon était enflammé et illuminé par le coucher du soleil; ils comprenaient beaucoup d'autres choses en Darialski, et ils l'avaient pour ainsi dire enveloppé dans les rets invisibles de leur surveillance, dont le but était inconnu de tous; et c'étaient des gens simples, nullement instruits; mais nous en parlerons plus tard. Nous dirons seulement ceci: *de telles gens existaient*; disons aussi que s'ils avaient pu accéder aux subtilités, aux beautés de la poésie, s'ils avaient lu ce qui se cachait sous la feuille de figuier dessinée sur la couverture du livre de Darialski, alors oui – ils auraient souri, ah! et de quel sourire! Ils auraient dit: «Il est des nôtres»... Eh bien non, ce n'est pas encore le moment d'en parler; mais c'est tout justement le moment de vous présenter les plus importants des habitants de Tselebeïevo.

Donc – voici!

LES HABITANTS DE TSELEBEÏEVO

Gens de quelque importance, ne méprisez pas notre village: vos pareils sont souvent venus ici, et à la fin ils n'étonnaient plus personne. Ne vous poussez pas du col, cela n'avancerait à rien: trop de hâte nuit – les paysans se moqueraient de vous et s'en iraient tous ensemble, en se mouchant dans leurs doigts; ils vous planteraient là tout seul dans le pré avec les canards: vas-y, promène-toi tout seul, cueille tes petits bouquets, peut-être que tu arriveras à épater les canards; à moins que tu ne rencontres l'instutrice, mais l'instutrice, qu'est-ce que c'est – une belle ordure, oui.

Rien, absolument rien ne peut étonner le peuple. Si tu viens, tu seras reçu comme un hôte; on t'offrira toutes sortes de gâteaux – on ne te laissera pas repartir avec la faim: on donnera de l'avoine à tes chevaux, on n'oubliera pas le cocher: vis, porte-toi bien, engraisse: si tu ne veux pas, ça te regarde: les habitants de Tselebeïevo peuvent très bien vivre sans toi.

Quand une commère se met à compter sur ses doigts les hôtes de marque, qui ne va-t-elle pas citer: le négociant Eropeguine, le très riche minotier de Likhov, et le curé-doyen de Voronié, et le baron Todrabé-Graaben, le grand général (le fils de la vieille madame Graaben, celle qui vit à Gougolevo), et puis les visiteurs qui viennent de Moscou: ceux-là, ils viennent pour les filles de l'ancien pope de Tselebeïevo, des filles très bien, sur qui il y a toujours beaucoup à raconter: elles ont acheté une petite maison après la mort de leur père – Agrafena Iakovlevna, Domna Iakovlevna et Varvara

Iakovlevna; et alors, des étudiants se sont mis à venir chez elles, et des écrivains aussi, mais oui: même une fois il y a eu un chansonnier qui est venu chez nous: il leur demandait de chanter, il faisait des rondes avec des filles du village, et il notait tout dans un carnet: «P't'êt' ben qu'c'est un chansonneux et un létudiant, p't'êt' ben qu'c'est un gréviste – disaient les braves gens –, ça s'rait plutôt un gréviste: les gars du village, après, ils ont braillé pendant longtemps: “Debout, lève-toi, peuple ouvrier!” Et s'lever pour aller où? On les a pas attendus pour s'lever dès potron-minet, nous, pour aller trimer!»... La hardie commère compte et recompte sur ses doigts, et tu commences à te dire que les Russes n'ont qu'une seule et unique occupation: vivre à Tselebeïevo ou se rendre à Tselebeïevo; elle aurait bien voulu compter tout le monde, la commère, mais elle n'a pas assez de doigts: elle a les yeux baissés, mais son visage exprime un orgueilleux dédain: «Nous valons bien les autres!»

Essaie un peu de te pousser du col!

Des gens rassis habitent à Tselebeïevo: en premier lieu, Ivan Stepanov: cela fait des années qu'il a une boutique ici – un commerce de détail; celui-ci, ne t'avise pas de le contrarier: il t'écrocherait vif, te jetterait dehors cul nu, déshonorerait ta femme; il «lâcherait le coq rouge» – mettrait le feu chez toi; et puis ta famille trinquerait aussi; il en cuirait aux parents de tes parents, à leurs alliés et marieurs – et un point c'est tout: c'est un homme pieux, c'est lui qui tient l'éventaire des cierges à l'église et fait sonner les petits sous; il a de la prestance avec sa barbe en éventail, ses cheveux coupés droit sur le front et la nuque, ses bottes droites en accordéon, crissantes, toujours soigneusement enduites de goudron, et sa montre de cuivre.

En second lieu, il y a le pope, le père Bucole Golokrestovski, avec sa popesse, un pope de qualité, on n'en rencontre pas deux comme lui dans tout le district, à quarante verstes à la ronde! Un pope austère, qui ne ménage pas sa peine, un homme de prière.

Oui, mais quand il a bu, il met la guitare dans les mains de sa femme, et vas-y, gratte (ils ont une vraie guitare: quand ils sont arrivés au village il y a huit ans environ, la femme du pope a apporté sa guitare; cette guitare, c'est vrai, a une corde cassée, mais ce n'est

pas pour rien que notre popesse a fait trois ans d'études au collège de Likhov, ça lui permet de faire sans difficulté des trémolos sur trois cordes!) – oui: il attelle sa femme à la guitare: «Macha, joue-nous la *Marche persane*.» Il a le visage tout luisant, couvert de petites taches de rousseur jaunes, et il guigne du côté du jardinet: «Joue, Macha, *Déposons maintenant les soucis de ce monde*.» Et la popesse fond en larmes: «Père Bucole, vous devriez aller dormir.» Et il irait bien dormir, le père Golokrestovski, s'il n'y avait pas le diacre: c'est à cela qu'il sert, le diacre, à aiguillonner le pope. Et le voilà qui s'entête: vas-y, joue donc. La femme du pope pleure en grattant sa guitare, et le pope est déjà en position: il retrousse ses manches et, pour sa propre satisfaction et pour l'instruction du diacre, il mime la prise de la puissante forteresse de Kars¹; il la mime tant qu'il a la force de la mimer, jusqu'à l'heure où, au-dessus de la croix de l'église, les martinets se mettent à pousser des cris perçants, où des gouttes froides, grosses comme des grains de raisin, se suspendent aux feuilles des groseilliers dans le jardin du pope, où le couchant enflammé étale ses velours rouges au-dessus de la maison; alors le père Golokrestovski tend sa rousse barbiche vers le couchant, secoue sa chevelure bouclée, frappe du pied, fait tourner harmonieusement ses paumes de gauche à droite, puis de droite à gauche: «Écoutez le tambour, les troupes ennemies passent le pont, les mitrailleuses donnent à fond, ah, ah! on en tiendra compte!»

Et, le soir, dans le crépuscule, la guitare sanglote, tra-déri-déra, et la popesse sanglote dessus, elle avale ses larmes salées et n'ose pas abandonner sa guitare: Alexandre Nikolaïevitch, le diacre, y veille; le pope, lui, ne s'en apercevrait même pas, mais Alexandre Nikolaïevitch lui signifierait tout de suite; même soûl, le diacre n'oublie rien: il reste attablé devant la liqueur de sorbier, fronce son nez rouge comme elle et admire le pope; et le pope donne sa représentation, il se met en quatre: il rentre la tête dans les épaules et fonce dans les buissons; ce qu'il y fait, Dieu seul le sait, mais en sortant des buissons le voilà qui crie: «Hourra, la victoire est à nous!» (Il avait de l'imagination, le pope.) Dès qu'il

1. La prise de la forteresse de Kars (1877) est un haut fait de la guerre russo-turque.

a crié « victoire », la popesse pose sa guitare de côté : elle sait que la représentation du père Bucole est finie : il ira dormir jusqu'au matin ; le diacre se calmera aussi, et, en entonnant un verset du roi et psalmiste David, il ira en trébuchant rejoindre sa diacresse de femme, il rentrera chez lui où l'attend une scène de ménage soignée. Et le lendemain matin le pope, à son réveil, filera tout penaud à la boutique d'Ivan Stepanov acheter des petits pains d'épice à la menthe (à quinze kopecks la livre), et les offrira à sa rondelette moitié ; ainsi l'incident sera clos.

Et tout le monde est au courant : si la guitare résonne dans les groseilliers du pope, c'est que le pope s'est soûlé et mime un foudre de guerre en train de prendre d'assaut la forteresse de Kars, et d'infliger aux Turcs une cuisante défaite ; alors on se rassemble dans les buissons : quel acteur, ce pope ; on reste là à regarder, on grignote des graines de tournesol, on rigole, on pince les filles, elles piaillent – et tous de s'égayer. Le pope est bon acteur : mais tout le reste du temps, rien de rien, pas ça : exigeant, ponctuel, diligent ; et même que le diacre en prend souvent pour son grade avec lui.

Il est comme ça, le pope de Tselebeïevo : un bon pope, vous n'en trouverez pas deux comme lui, un autre ne lui arriverait pas à la cheville, ma foi, non ! Voilà comment il est notre village, voilà les gens qui y vivent : un beau village, de braves gens !

Mais où a-t-on jamais vu les braves voisins vivre en paix l'un avec l'autre, se prodiguer à égalité salutations, amabilités, cadeaux et autres gentillesse ? Tenez, en voilà un qui tire son chapeau et se plie en deux devant la richesse de son voisin, devant ses bottes reluisantes et grinçantes, et pas du tout parce que lui-même, exceptionnellement, n'est pas en complet-veston, juste par pure amabilité – mais le voisin ! Il relève le nez, enfonce les mains dans ses poches ; c'est vexant : on s'échauffe, on se met sur la défensive : pour qui il se prend ? Il y en a d'autres qui sont maîtres chez soi, qui ne doivent rien à personne ; et voilà un voisin qui commence à faire du tort à son voisin pour venger son honneur : il inscrit une obscénité sur le mur du voisin, il lance au chien du voisin un morceau de viande avec une aiguille dedans – le chien crève, et voilà, les voisins sont brouillés, ils vont se jouer des sales tours, mettre le feu l'un chez

l'autre, se dénoncer : pas le temps de se retourner, et déjà il y en a un qui a fait partir l'autre en fumée.

Et si encore il y avait eu une raison !

On s'étonnait beaucoup de ce que le père Golokrestovski soutint tellement Ivan Stepanov ; mais ce dernier n'aurait pas non plus laissé tomber le pope, devant le pope il se calmait, et quand il regardait le pope ses yeux ne lançaient plus d'éclairs, ils étaient troubles, comme des yeux de poisson... Ils étaient aux petits soins l'un pour l'autre.

Quand la popesse avait fait une tourte aux choux, le pope envoyait demander à Ivan Stepanytch de venir la manger toute chaude chez eux, et lui-même s'affairait : pendant que la tourte était au four il n'arrêtait pas de vérifier le degré de cuisson de la pâte, en approchant le nez de la croûte ; ensuite il choisissait lui-même le plus gras morceau et l'envoyait porter à la boutique de Stepanytch. Et Ivan Stepanytch ne demeurait pas en reste : il envoyait porter un coupon d'indienne un peu moisi à la femme du pope (de quoi se faire une jaquette), il lui offrait des bonbons vieillis, enveloppés de papier, des pains d'épice desséchés et autres douceurs ; la maison du pope ne manquait jamais de sucreries, d'où une énorme prolifération de mouches.

Le boutiquier avait donné une grosse subvention pour la réparation de l'église. L'église était ancienne : les icônes et les fresques étaient de l'ancien style – les visages étaient sévères, sombres, noirs : et saint Mikola, et le très sage païen – Platon, qu'on l'appelait –, et le saint éthiopien avec une tête de chien, un nègre (dans l'ancien temps on peignait d'après les Ménéés, les Vies de saints), tous avaient des visages mornes, moroses ; ils ne faisaient pas plaisir à voir ; et quand les peintres d'icônes sont venus de la ville, la première chose qu'ils ont faite a été de gratter ces figures, ils les ont enlevées, ils ont recouvert le mur d'un enduit, et, sur ce fond tout neuf, ils ont peint des saints gais et souriants (plus à la mode, moins raides), en prenant exemple sur la cathédrale de Likhov : ça avait quand même plus d'allure ! Et puis ça a fait toute une histoire.

Il faut dire que ces barbouilleurs s'étaient fourré dans la tête de soutirer des provisions au boutiquier coriace, mais pas moyen – ça, c'est un commerçant ! – et ces farceurs n'ont fait ni une ni deux,

ils ont représenté un saint personnage sous les traits d'Ivan Stepanov : dans la main gauche, il tient une église à cinq coupoles comme si c'était une prosphore, et sa dextre vengeresse lève un glaive lourd et pointu – Ivan Stepanov tout craché... seulement, il est revêtu de brocart et porte l'omophore, le signe distinctif de l'évêque, et autour de sa tête il y a un cercle doré avec des caractères slavons ; et ses yeux sont menaçants, ils surveillent tout, juste comme ceux du boutiquier (surtout lorsque le boutiquier médite de « lâcher le coq rouge », de mettre le feu chez son adversaire et ennemi !). Et alors, vous souriez ? Allons à l'église, je vous montrerai tout de suite ce saint personnage. Il y est toujours, peint sur le côté droit de l'icônostase (vous pouvez regarder). Mais croyez-moi plutôt sur parole !

Depuis ce temps-là, Ivan Stepanov se plaçait souvent près de l'icône pour suivre les offices, bien en vue des paroissiens, comme s'il disait : regardez, comparez : il se signait avec ferveur, mais en même temps il regardait de côté pour voir si on faisait la comparaison ; et tout autour on entendait chuchoter... Une fois madame Tiourine, la propriétaire, est entrée dans la boutique de Stepanytch et elle a souri ; Outkine est venu la veille du jour de la Trinité, il a regardé Ivan Stepanovitch comme ça, de haut en bas, puis de bas en haut, et il lui a demandé directement : « Alors, quoi ? » Et l'autre lui a répondu tout aussi directement : « Eh bien, quoi, rien de spécial – on se maintient. » Le menuisier bancal a d'abord continué à venir à l'église, puis il n'y a pas tenu, il est allé tout droit chez le pope : « Mon père, qu'il a dit, voilà ce que c'est : c'est une honte. » Mais le pope n'a même pas bronché : « Tu ne peux pas prouver, qu'il a dit, que c'est une ressemblance voulue et pas un hasard, une coïncidence fortuite : Stepanytch est un homme pieux ; et peut-être qu'il prie ce saint, et alors il porte sur son visage l'empreinte du bienheureux ; tu ne comprends rien, frère, à ces figures emblématiques, si on peut dire ; mais il n'y a là aucun sacrilège. Si même il y en avait un, c'est les peintres qui auraient commis le péché ; c'est à eux qu'il faut demander des comptes ; mais quant à interdire à Stepanytch de se placer sous l'icône, tu vois bien toi-même que je ne le peux pas – est-ce que cela me regarde ? L'église de Dieu est à tout le monde... Et toi, tu la boucles, et tu te calmes : tu ferais

mieux de penser à tes propres péchés.» Le menuisier cracha par terre et partit.

L'institutrice aussi rouspétait: «C'est affreux, ils ont abîmé l'église.» Mais qui est-ce qui va faire attention à ce qu'elle dit, l'institutrice? Est-ce qu'elle a une autorité quelconque? Bon, si encore c'était le syndic ou le délégué du zemstvo ou, disons, le général Todrabe-Graaben qui avait donné son avis sur la question, alors ce serait tout autre chose; mais le syndic, un compère d'Ivan Stepanov, cela fait longtemps que le boutiquier l'a dans la manche; le délégué ne dit rien, et personne n'a jamais vu le général Todrabe-Graaben dans notre église. Alors on ne va pas s'embarrasser de l'opinion d'une mademoiselle Chkouroukov, institutrice; d'ailleurs regardez à quoi elle ressemble: un visage blafard, verdâtre, toujours luisant, avec des taches de rousseur – et elle fait l'élégante dans ses corsages roses ou lilas.

Et ils ne valent pas quatre sous, ses corsages! De l'indienne ou du calicot à douze kopecks l'aune; un corsage comme ça, une fois lavé, la couleur s'en va par taches (les filles se moquent d'elle tout le temps); dès qu'elle voit un joli garçon, dès qu'un estivant se trouve là – la voilà qui relève ses jupes (et son bas est troué), qui pointe le nez, qui fait les yeux doux.

Qui peut bien tenir compte de ce qu'elle dit, l'institutrice? Qui, qui donc a fait toutes les crasses possibles au pape, devant qui file-t-il doux, notre pape plein de mansuétude? Devant elle, devant elle! Parce qu'il vaut mieux ne pas s'y frotter: ça commence avec des hi-hi, des ha-ha, comme si elle plaisantait; drôles de plaisanteries! Elle sait bien trouver le point sensible: «Cela fait bien longtemps que votre épouse n'a pas joué la *Marche persane*, comment cela se fait-il donc? J'aime le spectacle et j'adore la musique, une vraie passion! Vous devriez l'en prier plus souvent» – et elle roule des yeux, et ses lèvres frémissent de rire contenu; un jour elle a lancé cette pique au pape devant le propriétaire Outkine et ses six filles mûres – Katerina, Stepanida, Varvara, Anna, Valentina et Raïssa. Le pape ne répondait pas, mais un jour il s'est mis dans une telle colère qu'il a appelé le diacre, l'a envoyé chercher de la vodka – et la guitare de résonner dans les groseilliers; et l'institutrice de jubiler.

Une fois seulement le pope a perdu patience : il est rentré chez lui et s'est assis pour écrire une dénonciation ; il a écrit, écrit – enfin il en est venu à bout : comme quoi cette peste professe on ne sait trop quelle religion et qu'elle a l'intention d'entrer en contact avec les molokanes du Caucase afin de renverser les autorités en place ; c'est pourquoi elle est socialiste ; de plus elle n'instruit pas les enfants et son inconduite est notoire, ce dont il témoigne, lui, le recteur de l'église de Tselebeïevo. Tout cela, il l'a écrit avec talent, exposé avec intelligence, et il a cité Ivan Stepanov comme témoin : on voit que le pope a de l'imagination, lui qui a si souvent imaginé la prise de la forteresse de Kars. Quant à Ivan Stepanov, il a attesté de son plein gré que cette Chkouroukova, institutrice, essaie de le séduire, lui, Stepanov, depuis près de deux ans, et menace de le violer à la première occasion.

Ils ont signé, mis sous enveloppe, cacheté ; mais ils se sont ravisés à temps et n'ont rien envoyé ; peut-être que cela leur attirerait des ennuis de la part des autorités : peut-être qu'on ne les croirait pas. S'il faut tout avouer, l'institutrice était de confession orthodoxe et elle enseignait aux enfants à lire, écrire et compter, et cela tout le monde pouvait le voir : alors on ne peut pas aller contre l'instruction ; et à cette époque le délégué du zemstvo et le sergent étaient de fermes partisans de l'instruction.

Et ne voilà-t-il pas qu'elle apprend le noir dessein du pope ; et de nouveau elle se met à épier le pope : le pope faisait des tournées dans sa paroisse ; on sait ce que c'est : chacun mettait dans sa carriole des œufs, de la farine, des pains, des oignons (les popes vivaient de ce que leur donnaient les paroissiens) ; un jour qu'il revenait avec sa carriole pleine de farine, de pains et d'œufs, le voilà qui s'arrête devant l'école pour boire de l'eau au puits ; cette effrontée sort et s'esclaffe : « hi, hi, hi » et « ha, ha, ha » et comme par mégarde elle va s'asseoir dans la carriole : et en s'asseyant elle a écrasé les œufs, oui, elle en a écrasé une bonne cinquantaine : tiens, attrape, et qu'est-ce que tu peux contre moi ?

C'est depuis ce jour-là qu'ils sont brouillés : oh, et puis qu'y faire ? Quand il y en a deux qui se tapent dessus, ne va pas te fourrer au milieu ; s'ils s'injurient, toi, boucle-la.

Il y a un autre habitant de Tselebeïevo qui est digne d'intérêt – c'est le menuisier Mitri Koudeïarov. C'est dans cette petite isba qu'il vit, celle qu'on aperçoit dans ce vallon aux pentes douces; mettez-vous sur cette butte, on voit son toit: là-bas, oui, là-bas; un peu de sa fumée arrive jusqu'à nous.

Le menuisier fabriquait des meubles, et ses commandes ne venaient pas seulement de Likhov – de Moscou aussi; lui-même était bancal, souffreteux, pâle, toujours en train de tousser, et il avait un nez de pivert, mais il fournissait des magasins de meubles; souvent des gens passaient le voir depuis la route: une force inconnue chassait devant elle des gens de toutes sortes: des Tsiganes, des saucialistes, des ouvriers de la ville, des pèlerins, et ils auraient pu passer leur chemin, mais non: il a fallu que Koudeïarov habite ici chez nous; et c'est pour aller chez lui qu'ils tournaient dans le petit sentier. C'est pour cette raison que le petit sentier qui va de la route au vallon était de mieux en mieux tracé. Quand une petite silhouette sombre clopine sur la route dans sa direction, ou quand s'élève un nuage de poussière jaune et que là-bas, dans la poussière, brinquebale une charrette – alors Mitri monte sur la butte, met la main en visière sur ses yeux et attend. Et qu'est-ce qu'il attend comme ça tout le temps? Il attend – et une force inconnue chasse devant elle toutes sortes de gens: cette charrette va dépasser le village sans s'arrêter; celui-ci va passer, et aussi cet autre qui a braillé une chanson; mais un troisième va tourner dans le petit sentier: c'est qu'il va chez Mitri. Le menuisier n'aimait pas répondre quand on l'interrogeait: «Qui est-ce donc qui est venu prendre le thé chez toi?» – «Oh, rien, sans importance.» Et il se renfrognait, ne disait rien.

Mais c'est un brave homme, accueillant: quand on va le voir, il envoie la femme avec qui il vit (il a enterré son épouse) chercher de l'eau pour le samovar, il débarrasse le banc de ses copeaux, et commence à bavarder sur son métier: «Vous fabriquez des meubles?» – «Mais oui, comment donc: de style et sans style; si c'est pour Moscou, alors ils veulent absolument du style; il y a des styles qui rapportent, du sérieux – parce que, vous savez, c'est du sculpté: du *rococo* par exemple ou du *style russe*; et puis il y a aussi de la vraie camelote: c'est prêt en moins de deux: de nos jours

c'est mal payé, ce genre de travail, mais il y a des commandes ; c'est pas avec ce genre de style qu'on peut gagner gros : on se fait avoir, c'est tout. » Il dit cela et tout son visage se plisse dans un clin d'œil ; et ce visage, alors, chapeau ! Ce n'est pas un visage – c'est un crâne de mouton bien rongé ; et puis, ce n'est pas un visage, c'est une moitié de visage ; d'accord, c'est un visage normal, mais on dirait toujours que c'est la moitié d'un visage ; une moitié te cligne de l'œil d'un air matois, et l'autre est toujours en train de guetter, de craindre quelque chose. Les deux moitiés tiennent entre elles des conversations : l'une dit : « Et voilà comme je suis, moi ! », tandis que l'autre : « Alors, alors, quoi – tu as pigé ? » Et si l'on se met juste en face du nez, alors il n'y a plus de visage du tout, mais quelque chose d'indistinct : des sortes de ramages.

Toute la journée il travaille, le col déboutonné, sa chemise rouge trempée de sueur dans le dos ; déjà la fraîcheur du soir inonde les lointains buissons d'un scintillement transparent de turquoise, et là-bas tout s'assombrit – l'obscurité tombe et les ombres se multiplient – et à l'opposé un soleil fatigué darde son dernier rayon – Mitri range ses rabots, ses varlopes et ses forets, reste un instant pensif, appuyé sur sa scie, sa maigre barbe de filasse jaune pendant au-dessus des outils, et ensuite, tout doucement, il traverse le pré en clopinant sur ses chaussons de tille avachis, et les enfants le fuient parce qu'il a un regard lourd, mauvais ; pourtant il ne ferait pas de mal à une mouche, c'est un brave homme ; et tout le monde sait où va le menuisier à cette heure, et pour quoi faire : il va chez le prêtre ; discuter sur les textes sacrés ; il connaissait très bien l'Écriture sainte et avait son opinion – laquelle, personne ne pouvait le comprendre, bien qu'il n'eût pas l'air de la cacher : personne d'ailleurs ne se souciait le moins du monde de savoir ce que le menuisier entendait par la consubstantialité, ni quelle opinion il avait sur l'inconduite de l'institutrice.

Tenez, par exemple, il essuie d'un revers de manche son visage en sueur, tourne vers le pope sa moitié de visage : « Voilà comme je suis, moi ! », et pose des questions, et les voilà le pope et lui à discuter sur la pelouse, le soir, à cette heure paisible où une vapeur légère s'élève au-dessus du pré. Il en a chaud, le pope, il transpire

tandis que Koudeïarov le bombarde de textes, et il se fâche quand Koudeïarov tourne vers lui, comme par hasard, sa deuxième moitié de visage (alors, alors, quoi – tu as pigé?); et le pope se fâche, il se souvient du samovar, de sa femme et se débarrasse de Koudeïarov: «Va-t'en, est-ce que j'ai du temps à perdre avec n'importe qui: des gens comme toi, c'est pas ça qui manque ici!» Mais bien sûr, ce n'est pas la bonne raison: il a tout simplement eu envie de thé, ou bien il a entrevu par la fenêtre le cou blanc de sa femme: en réalité il aime philosopher avec Koudeïarov. Le pope crache par terre, regarde le menuisier, et le menuisier n'a pas de visage – quelque chose d'indistinct, des sortes de ramages. Et le pope le quitte; et Koudeïarov le regarde partir en clignant de l'œil, et puis il se traîne vers un vallon, il traverse tout le pré frais et humide de rosée. Et les étoiles s'allument.

Qu'est-ce qu'on peut bien dire sur Koudeïarov, le menuisier? Pourtant les gens parlaient; on disait que, la nuit, Koudeïarov fermait hermétiquement les volets de son isba (seuls lui et le pope ont des volets), et que par les fentes des volets s'échappait de sa maison une lumière merveilleuse, et qu'on entendait des murmures; les uns disaient que c'était lui qui disait des prières avec sa bonne femme grêlée; les autres déclaraient que c'était quelque chose de différent: c'était diablement louche, ce qui se passait là. D'ailleurs on n'en parlait qu'avec circonspection et en restant dans le vague, et ceux qui en parlaient n'y croyaient pas eux-mêmes: c'était le sourd-muet qui avait fait courir ces bruits; un jour il était arrivé dans la boutique de Stepanytch, et de la main il avait indiqué la direction de l'isba de Koudeïarov en marmonant son «apa, apa», et, deux doigts pointés sur sa tête broussailleuse, il avait fait les cornes; mais à vrai dire Stepanytch ne l'avait pas cru, parce qu'il savait bien quel genre de nouvelles on pouvait apprendre du sourd-muet: ce n'est pas pour rien que le pope, quand il a confessé le sourd-muet, a seulement pu lui expliquer qu'il ne faut pas manger gras en carême, et pour ce faire il a représenté avec ses mains une queue de hareng, et figuré un chou en arrondissant les bras; et le sourd-muet a compris, mais en ce qui concerne Koudeïarov il a pu tout aussi bien raconter n'importe quoi.

Mais pour ce qui est de la femme, c'est une tout autre affaire. La femme qui était chez lui était bizarre, grêlée; est-ce qu'il couchait avec elle ou non, on ne le savait pas; sans doute que oui; seulement, cette femme, les villageois ne l'aimaient pas, ils l'évitaient: c'était une femme stupide: toujours à regarder les étoiles; dès qu'elles s'allumaient, elle sortait et se mettait à chanter d'une voix plaintive, peut-être un cantique religieux, peut-être une chanson paillardes. On la voyait souvent sur le ponton: elle ne lave pas de linge, reste assise sur le ponton – elle regarde dans l'eau briller les étoiles...

LA COLOMBE

En pleine chaleur, à l'heure où même les filles se cachaient bien qu'il y eût fête dehors, quand on n'apercevait nulle part leurs jaquettes vertes, rouges et jaune canari, et que seul un moineau s'envolait brusquement de la poussière pour disparaître dans les buissons, que seul le vent berçait les sapins mélancoliques, un vent chaud, qui chassait de la route des tourbillons de poussière et les envoyait tournoyer dans les champs – alors pas un chariot ne se traînait sur la route, pas un villageois ne passait: le village était comme mort, tant étaient grandes la paix, la vacuité, la torpeur suspendues dans l'éclat du soleil et la stridulation des criquets.

Là-bas seulement, là où les mesures s'étaient agglutinées près de la route – les plus basses, les plus mal famées –, de l'auberge s'échappaient des cris et des chansons: ils sont devenus de vrais mécréants, ceux de Tselebeïevo qui vivent en bordure de la route. Cette partie de notre village faisait froncer les sourcils aux gens plus rassis: le pope fronçait les sourcils, et l'institutrice, et Ivan Stepanov (un homme riche), et le menuisier bancal.

La route passait sans s'arrêter, dépassait le village, courait dans les champs – elle s'enfuyait en montant la pente douce de la vallée et elle se perdait tout près du ciel, parce que ici le ciel s'inclinait très bas et se serrait tout contre le village (là-bas derrière la limite, derrière le ciel dirait-on, était la bonne ville de Likhov). Et de cet endroit on pouvait voir un arbrisseau noueux, mais depuis le village on avait l'impression que c'était la silhouette sombre d'un

vagabond qui avançait péniblement tout seul vers le village ; les années passaient, et le vagabond marchait, marchait toujours : il ne pouvait pas atteindre les demeures des hommes, il menaçait toujours le village de loin.

À cette heure accablante, venant du vallon aux pentes douces où se trouvait l'isba du menuisier, le menuisier allait sur la butte, il portait sa main à son visage maladif, et il restait à regarder au loin, sur la route : n'y a-t-il pas de la poussière qui s'élève, n'y a-t-il pas un vagabond qui s'approche, le Seigneur ne va-t-il pas amener un hôte : le menuisier attend là, debout, un bon moment ; le lointain est clair, là-bas tout ruisselle. Il n'y a personne. Le menuisier retourne se glisser dans sa tanière ; il attend là, assis, un bon moment, dans le coin aux icônes ; et de nouveau il n'y tient plus, et de nouveau il sort, monte sur la butte, et c'est déjà l'heure du thé, déjà Matriona aux pieds nus, la femme grêlée, sa servante, a mis la table pour lui ; déjà il y a sur la table la nappe blanche avec sa bordure de coqs rouges, ainsi que les tasses décorées de roses peintes, et le pain, et les œufs ; déjà le samovar fume, il est temps de prendre le thé ; mais avec qui prendre le thé, sinon avec un hôte, et, d'hôte, il n'y en a toujours pas, et de nouveau Koudeïarov va sur la butte : la route est longue : le lointain est clair et il n'y a personne, si, il y a quelqu'un, quelqu'un, sans doute, s'approche du village ; ce n'est pas l'arbrisseau – voilà là-bas sa petite silhouette sombre ; et puis à côté il y a une autre petite silhouette, sombre elle aussi ; elle prendra bientôt la descente – « Hé, Matriona, prépare-toi à accueillir des invités ! »... Et Matriona déjà s'affaire, ses jambes vigoureuses et blanches piétinent du poêle à la table : son visage sans sourcils, grêlé, avec des yeux sombres et des lèvres vermeilles, à peine frémissantes, sourit comme si elle attendait depuis longtemps des nouvelles d'une contrée lointaine ; elle lance des coups d'œil au menuisier, mais le menuisier reste assis sans rien dire, il ne répond pas aux regards de la femme stupide : il attend son hôte. Et voilà l'hôte.

Et il est étrange, l'hôte : c'est un mendiant connu dans le district, Abram ; tantôt il apparaît dans notre région : pieds nus, il fait le tour des villages, des propriétés ; et partout, partout on lui donne quelque chose : l'un va lui donner un quignon de pain, un autre

des œufs, un autre un kopeck (c'étaient plutôt les messieurs-dames qui donnaient de l'argent), un autre va simplement le nourrir ou le loger pour la nuit, et un autre encore va le menacer de son chien de garde; et tantôt le mendiant disparaît complètement: on ne le voit plus pendant des mois; des gens l'ont alors rencontré loin au-delà de Likhov, on l'a même vu plus loin que Moscou: grand, large d'épaules, frisé, avec des cheveux d'un roux sombre mêlé de gris qui lui tombent sur les épaules, un grand nez et des petits yeux bridés, malins, il savait très bien quoi prendre et à qui le prendre; il venait se mettre sous les fenêtres, chantait un psaume de sa voix grave, une voix de poitrine, en scandant les paroles avec son grand bâton. Il avait un bâton bizarre: un peu bâton, un peu gourdin, un peu bourdon de pèlerin. Lui-même était taillé en hercule: à le rencontrer au coin d'un bois, on aurait eu peur: et s'il allait empoigner son gourdin? Le plus bizarre, c'est que sur son gourdin brillait l'effigie en étain, très claire, brillante comme de l'argent, d'un oiseau – une colombe. Mais comme on connaissait le mendiant, son caractère et ses habitudes, comme on savait qu'il jouait avec les enfants et travaillait à l'occasion comme garde forestier – tout le monde le connaissait, même les autorités, personne n'aurait eu peur de lui en le rencontrant au coin d'un bois – seuls des étrangers auraient eu peur. Abram n'avait qu'un défaut: il allait souvent à l'auberge, où il échangeait des œufs et du pain contre du thé et des amuse-gueule; il allait aussi dans les brasseries en ville; il restait assis sans rien dire, mais il écoutait toutes les conversations; on disait de lui qu'il savait absolument tout sur tout le monde – sur les paysans, sur les popes, sur les maîtres, et qui est allé où, et qui a quel projet – Abram savait tout; seulement, pourquoi avait-il cette réputation, mystère: lui-même était silencieux, il parlait peu avec les gens, et quand on l'interrogeait sur quelque chose, il niait: il disait que non, non, il ne savait absolument rien.

En entrant dans l'isba, Abram se signa devant les icônes, se débarrassa de son sac en cuir et de son béret de feutre blanc que des gens de la haute lui avaient donné et qu'ils appelaient une «faluche». Koudeïarov et lui se donnèrent l'accolade, s'embrassèrent trois fois, Abram s'inclina profondément devant Matriona, comme si elle était

la maîtresse de maison, et elle lui tendit sa main, les doigts calleux en avant, bizarrement joints; il se mit à l'aise et s'assit pour prendre le thé à la bonne franquette avec Matriona et le menuisier, comme s'il n'était pas du tout un mendiant, mais un hôte désiré; et à voir comment on régala le vagabond, personne n'aurait pu penser que ce fût un mendiant. Ils burent le thé en silence. Mais voici que le thé est bu, les tasses retournées, et le samovar émet un faible sifflement comme s'il voulait chasser quelqu'un – Koudeïarov le menuisier relève la filasse de sa barbe maigre, et tourne vers le mendiant le côté de son visage qui semble dire: «Voilà comme je suis, moi!»... Sur quoi le mendiant, comprenant le menuisier sans qu'il ait besoin de parler, cligne de l'œil à Matriona:

– Je sais ce que je sais: mais... avec les siens, pourquoi faire des cachotteries!

Matriona était debout à l'écart dans sa jaquette rouge, son visage pâle appuyé sur sa main; un tremblement fit frémir ses lèvres, et dans ses yeux passa comme une lueur mystérieuse. Elle posa un doigt sur ses lèvres et, très nettement, plia ce doigt trois fois; ses lèvres se mirent à murmurer, et ses yeux brillèrent de nouveau étrangement. Alors le menuisier, assis dans le coin aux icônes, tourna vers le mendiant son visage entier, et tout ce visage avait comme ça une certaine expression – des espèces de ramages, et en même temps sa main, très nettement, frappa trois petits coups et dessina des croix sur la nappe.

Le mendiant inclina la tête très bas, comme s'il était d'accord avec ce qu'il voyait, et chuchota plus qu'il ne dit: «Sous l'aspect d'une colombe...»

Et toutes les têtes s'inclinèrent encore plus: il y eut un silence. Ensuite le menuisier prononça nettement:

– Nous voyons par tes yeux, l'ami, qu'est-ce que tu as vu et qu'est-ce que tu as entendu, qu'est-ce qu'on dit dans le peuple?

– D'accord, bavardons – le mendiant cligna de l'œil et mit sa main dans l'échancrure de sa chemise: il en tira rapidement un feuillet malpropre, un papier plié en quatre, le défroissa et se mit à lire: «D'une humble femme à notre père et maître, Mitri. Nos frères et sœurs te saluent: ne nous oublie pas, père et bienfaiteur,

dans tes prières. Et encore nous t'envoyons, père, notre frère Abram, fils d'Ivan, surnommé Pilier-Fidèle. Et encore nous te prions, toi si bienveillant, de faire confiance à ce frère en toute chose; comme tu nous as fait confiance, à nous les femmes et les veuves qui te sont fidèles, fais-lui confiance, à ton Pilier. Et encore Annouchka-Colombier, Elena, Frol, Karp et Ivan-le-Feu te saluent. Quant à mon diable de légitime, il ne sait rien jusqu'à présent; et je le soigne très bien avec l'herbe que tu as envoyée; et de quoi, père, toi tu le sais; nous prions le Saint-Esprit, notre Seigneur, dans la nouvelle chapelle, c'est-à-dire dans le pavillon de bains, les jours où mon légitime voyage dans le district. Un peintre de notre fraternité est en train de peindre la face de la Colombe. Et encore ne nous abandonne pas, toi si bienveillant, dans tes prières. Et encore, transmets mes profondes salutations – poursuit le mendiant en s'inclinant devant Matriona – à ton Inspirée. Ta fidèle servante, ta petite âme de colombe, Fiokla Eropeguine.»

– C'est bien ça, frère Abram – Koudeïarov rompit le silence –, lui, il n'est donc pas en ville en ce moment...

– Bien sûr que non: il est toujours à voyager pour ses affaires, il va de moulin en moulin; notre Fiokla Matveïevna est toujours toute seule – le mendiant cligna de l'œil –, c'est-à-dire qu'elle est toujours avec les frères et les sœurs; donc il a pris peu d'herbe, elle n'a pas eu le temps de le soigner.

– Bon, ça viendra...

Ils parlaient de Fiokla Matveïevna Eropeguine, la femme du très riche minotier de Likhov, qui était entrée dans une confrérie secrète. Ils disaient que déjà la fraternité des fidèles avait gagné les villages voisins, et que déjà ils avaient des cellules de prière ici et là, et que personne ne les soupçonnait; ce n'était pas comme avant, quand pour tout le district il n'y avait que deux paroisses de frères et de sœurs; et une des paroisses se réunissait secrètement dans la maison de Fiokla Matveïevna, avec l'aide d'Annouchka, et de sa mère, centenaire, une vieille paysanne de Voronié. La suite de la conversation montra que Mitri Mironovitch Koudeïarov était le chef secret de toute cette sainte entreprise: ce n'était pas pour rien que depuis des années la femme grêlée et lui s'enfermaient pour la

nuit et chantaient secrètement des prières; c'est que Dieu les avait bénis pour une sainte entreprise, se lever et combattre pour une foi nouvelle, la foi de la Colombe, c'est-à-dire du Saint-Esprit, et c'est pourquoi leur confrérie s'appelait la confrérie de la Colombe. En quoi consistait au juste la confrérie, la conversation ne permettait pas de le comprendre; une chose était claire, c'est que les fidèles espéraient en certains mystères; Koudeïarov attendait leur révélation, mais il manquait encore un homme qui pourrait avoir l'audace d'accomplir ces mystères, sans cela Koudeïarov et Matriona ne pouvaient pas s'appuyer sur des mystères qu'ils étaient les seuls parmi les frères à connaître, et donc ils devaient pour un temps se cacher de la fraternité; la fraternité avait seulement entendu dire qu'il y avait parmi eux des personnes saintes, qui pour un temps se taisaient, et partiraient ensuite en guerre contre l'ennemi du genre humain, en ces jours où un combat fratricide avait commencé en Russie; qui était en réalité Koudeïarov, peu d'élus le savaient, et parmi eux – Fiolka Matveïevna Eropeguine. Le mendiant Abram était le truchement de toutes les nouvelles pour les fidèles de la confrérie de la Colombe, c'est lui qui colportait les nouvelles; mais même Abram n'avait pas vu le chef de la confrérie jusqu'à ces tout derniers temps, et ce n'est qu'à présent que, pour la première fois, on lui avait ouvert les yeux sur Mitri.

– Eh bien, et l'homme, vous l'avez trouvé? chuchota Abram en se penchant vers Koudeïarov.

– Boucle-la, dit l'autre en pâlisant, au jour d'aujourd'hui, même les murs ont des oreilles – et il regarda autour de lui, se leva, sortit sur le seuil, et, s'étant convaincu qu'il n'y avait personne près de l'isba, il referma encore plus soigneusement la porte et désigna Matriona du regard: – Demande-lui à elle, elle est mon Inspirée; c'est elle qui cherche l'homme, et elle l'a sans doute trouvé: seulement, est-ce qu'il va mordre à l'hameçon? – Le menuisier se mit à rire, un rire mauvais semblait-il. – Avec moi, elle ne veut pas; je suis trop vieux pour elle...

Et quand le mendiant voulut regarder Matriona, elle n'était déjà plus là: elle avait rougi et s'était sauvée dehors: elle était debout sur la butte, toute rouge, le visage empourpré et revêche, elle mordillait

un brin d'herbe, et elle portait sur son visage l'empreinte d'une pensée obstinée.

Le menuisier et le mendiant bavardèrent encore un peu, puis prirent congé; le mendiant saisit son bâton, mit son sac en bandoulière et alla son chemin, en soulevant la poussière de ses pieds nus. Bientôt son bâton résonna sous les fenêtres des isbas; ici ou là brillait la colombe d'étain, et les psaumes divins résonnaient dans l'air torride.

Tout était calme.

Là-bas seulement, là où les mesures s'étaient agglutinées près de la route – les plus basses, les plus mal famées –, de l'auberge s'échappaient des cris et des chansons; à part cela, le village était comme mort – si grandes étaient la paix et la torpeur suspendues dans l'éclat du soleil et la stridulation des criquets.

LES TEMPS À JAMAIS ENFUIS

Le soleil était déjà haut ; et déjà le soleil s'inclinait ; torride était le jour ; jour mauvais ; dans l'après-midi le terne soleil en sueur se ternit ; il brillait toujours cependant, mais il oppressait, faisait tourner la tête, et les narines s'emplissaient d'une odeur de brûlé, provenant peut-être des isbas, peut-être de la terre aride, calcinée ; c'était un jour mauvais ; un jour torride où le gosier desséché se contracte, se convulse : en proie à un trouble inexprimable, tu bois de l'eau, en cherchant une raison à toute chose, mais une taie terne et languide noie et ternit les alentours, et les alentours – cette brebis, et là-bas cette femme stupide – les voilà qui prennent possession de ton âme et y règnent, et toi, hagard, tu ne cherches déjà plus de sens aux choses, tu roules des yeux et tu soupirez. Et les mauvaises mouches ? Un soupir, et tu avales une mauvaise mouche ; leur bourdonnement, aux mauvaises mouches, t'entre dans le nez, les oreilles, les yeux ! Tu en tues une, et l'air en lâche des centaines ; dans les essaims de mouches s'émousse, terne et languide, l'angoisse même...

Le soleil était déjà haut, et déjà il s'inclinait, et la lumière traversait impudemment les rideaux de mousseline de la maison du pape, si bien que chaque grain de poussière se voyait, chaque écorchure du parquet de bois blanc se voyait, et chaque tache se voyait sur le papier peint parsemé de petits bouquets alternés de vilaines roses et de bleuets ; et la table non encore desservie, avec ses taches de vin, ses miettes de chou et aussi la tête hirsute du diacre Alexandre Nikolaïevitch, écroulé sur la table et soûl de ratafia, était envahie

par la noire armée des mouches ; elles se rassemblaient en troupes myriapodes autour des taches de vin, et en troupes myriapodes elles escaladaient le visage du diacre ivre, tandis que le pope (il venait de faire le vœu, devant l'icône de la Reine des Cieux, de ne plus se soûler, et c'est pourquoi il était encore lucide), le visage bouffi par la chaleur et les petits verres avalés malgré tout, d'un envol de sa main osseuse écrasait dans son poing les essaims noirs et envahissants, et les jetait avec rage dans l'eau bouillante. « Vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept » – il comptait les mouches en les noyant, et les mouches agitaient les pattes dans l'eau bouillante, mais toujours de nouveaux bataillons arrivaient près de la tache de vin, par voies terrestre et aérienne, et encore une fois le pope les attrapait, les noyait, et de nouveaux essaims convergeaient, et on aurait dit que la pièce était entièrement envahie par un nuage noir et sonore ; et on aurait dit que la place manquait à cause de tous ces dards piquants, de ces voix vrombissantes ; mais là-bas, derrière une mince cloison, il y avait une petite pièce à une seule fenêtre, meublée de deux méchants fauteuils recouverts de housses, avec un divan assorti au beau milieu duquel dépassait un ressort, si bien qu'un hôte inexpérimenté pouvait s'y empaler ; le plancher de cette pièce était peint et lavé au kvas, et le pied collait au plancher poisseux, aussi la femme du pope avait étendu çà et là une étroite bande de grosse toile ; c'était une pièce qu'on soignait : il y avait une petite table de jeu jaune, avec une nappe au crochet et un quatrième pied fixé juste pour faire joli, un cache-pot en vannerie avec les restes d'un palmier jadis florissant, dont il ne subsistait qu'une feuille jaunissante couverte de pucerons ; un supplément au périodique *Le Champ*, représentant une Tsigane avec son tambourin, était accroché au mur, ainsi qu'un portrait de Skobelev¹ plein de chiures de mouches et fiché par une baguette ; mais l'ornement essentiel de la pièce, c'était le vieux piano. Là était le royaume de la femme du pope ; c'est là qu'elle se tenait de loin en loin, seule, assise près de la fenêtre, avec son tricot ; ici, de loin en loin elle oubliait le pope et les popillons ; ici se réveillaient

1. Mikhaïl Dmitrievitch Skobelev (1843-1882), général d'infanterie. Il s'illustra pendant la guerre russo-turque.

en elle les échos d'un certain sentiment qui n'avait pas été encore complètement anéanti par les disputes avec la cuisinière, les cancanes et les torchages de nez, et d'autres choses encore, de ses enfants scrofuloux; là il lui arrivait de s'asseoir au piano, ou de prendre sa guitare, et de jouer sa valse préférée, *Les Temps à jamais enfuis*, sans remarquer que la moitié des touches rendait un son pitoyable ou pas de son du tout. Et cette fois aussi: faiblement, comme au dernier degré de la consommation, grelottèrent les notes de la valse *Les Temps à jamais enfuis*, et les sons s'envolèrent, et Alexandre Nikolaïevitch, le diacre, y alla de sa larme d'ivrogne, et la main du pope, pleine de mouches, resta suspendue en l'air, retomba, s'ouvrit, quand *Les Temps à jamais enfuis* grelottèrent derrière la cloison; le pope se souvint lui aussi des temps à jamais enfuis, se souvint des printemps où, séminariste, il se rendait à Voronié; là, parmi les fleurs roses des cerisiers, rosissait le minois de la fille du pope, qui n'était pas encore une grosse bonne femme vulgaire et acariâtre, mais une douce jeune fille; et les temps à jamais enfuis résonnaient dans l'âme du diacre comme le son d'une corde qui se casse, et le diacre relevait la tête en entendant ces notes grêles, et il essayait, tout à fait à contretemps, de les accompagner de la voix, et il entonnait: «Brûle, brûle, ma chandelle... Je m'éteindrai avec toi...» Et aussitôt le lumignon du passé s'éteignait en lui, et la tête du diacre retombait dans les colonnes de mouches.

Darialski était lui aussi plongé dans ses pensées; il était resté assis là, chez le pope, un peu à l'écart, et il fumait, alors qu'il aurait dû être à Gougolevo où l'on s'était certainement aperçu de son absence, où le repas avait déjà refroidi et où Katia, sous les verts acacias du jardin, regardait la route terne et poudreuse qui lui adressait un sourire sarcastique depuis le seigle en herbe et s'enfuyait du côté de Tselebeïevo; et où, appuyée sur une béquille, la mère-grand toute en dentelles tremblotait dans un parterre de fleurs, toute vêtue de soie noire et coiffée d'un bonnet de tulle blanc orné de rubans violets, elle tremblotait et marmottait dans les capucines. Pourquoi avait-il fallu que les temps à jamais enfuis s'emparassent aussi de Darialski, pourquoi s'était-il mis lui aussi à se remémorer sa vie? Vie courte, vie pleine – ce qu'il avait vécu suffirait à remplir une bonne dizaine

de vies; Darialski se souvient de son père, un fonctionnaire des impôts, un homme simple et honnête; il s'est saigné aux quatre veines pour donner à son fils une bonne éducation; on l'a placé dans un établissement d'enseignement, et il aurait dû fréquenter cet établissement d'enseignement, mais non: il allait dans les bibliothèques et les musées, et restait des heures penché sur des livres, et ensuite, après un mois d'absence, il suppliait sa mère jusqu'à ce qu'elle écrive, en cachette du père, une lettre pour l'administration du lycée affirmant qu'il avait été malade; il se souvient comment, dès l'enfance, il avait annoncé à son père qu'il ne croyait plus en Dieu, et en guise de preuve il avait enlevé l'icône de sa chambre et l'avait jetée dans un coin; comment son père et sa mère en avaient été attristés, et comment lui, jeune mécréant, adressait ses prières aux aubes rouges et à Dieu sait quoi encore qui avait visité son âme en même temps que l'aube en question; il écrivait des vers, lisait Auguste Comte, et il s'inclinait, le jeune mécréant, devant le drapeau rouge – transférant à ce signe matériel sa croyance cachée et chère, inconnue de tous, son grand secret: le futur sera. Temps à jamais enfuis!

Son père mourut, sa mère mourut, le voilà étudiant, premier parmi ses camarades – dans leurs cercles, dans les discussions avec les professeurs, il séduisait et ne se laissait pas séduire: plongé dans d'épais volumes, étudiant Böhme, Eckhart, Swedenborg comme il étudiait Marx, Lassalle et Comte, cherchant le secret de son aube et ne le trouvant nulle part, nulle part; et voilà qu'il est devenu sauvage, qu'il ne séduit plus personne; le voilà vagabond, seul parmi les champs avec ses pensées qui divaguent et qu'il n'arrive pas à unifier, mais son aube est toujours avec lui, avec ses reflets vermeils, ses baisers brûlants et avides; et son aube lui promet une sorte d'intimité avec le mystère, de proximité; et déjà – le voilà dans une église, il est dans les lieux saints, Diveïevo, Optino, mais simultanément il est dans l'antiquité païenne avec Tibulle et Valerius Flaccus; et il n'y a déjà plus de mots pour exprimer ses pensées, et extérieurement il est devenu sauvage, simple, grossier – alors que ses sentiments deviennent toujours plus ardents, ses pensées plus subtiles, et leur nombre grandit, grandit, et l'âme est pleine à

se rompre; elle aspire à des caresses, à de l'amour; et – c'est alors qu'apparut la limpide, la gentille Katia – et elle l'a aimé: elle est venue – elle l'aime. Mais pourquoi donc ce soupir chez Darialski? «Temps à jamais enfuis...» Pourtant, ce temps-là, c'est tout juste hier: hier encore il pensait que son mystère trouvait en Katia sa révélation, dans son amour et ses baisers: c'est elle sa voie nouvelle, le pilier inébranlable de la vraie vie. Mais pourquoi, pourquoi ce hier est-il déjà un temps à jamais enfui: est-ce à cause du regard que lui a lancé en secret la femme grêlée, du regard qui a empli son âme de frénésie? La femme grêlée – il n'y a pas d'amour dans son regard, mais une sorte d'avidité; mais suffit! Ce qu'il lui faut, ce n'est ni l'avidité, ni l'amour, ni l'amour seulement: non, ce n'est pas seulement de l'amour qu'il lui faut: mais que lui faut-il donc, si c'est dans l'amour que réside la voie, et l'affirmation de la vérité?... Ô mouches, avides, mauvaises, ne vrombisiez pas, ne piquez pas, ne vous fourrez pas dans la bouche! Ô sons pleurards, pitoyables, fêlés, cessez!... Arrière, toi aussi, le pope: va te noyer dans les nuages de mouches!...

Il prit congé du pope et sortit: et le terne soleil se ternissait, et la lumière grésillait comme les milliers d'insectes dans le pré; déjà le soleil s'inclinait, et des sons fêlés flottaient à la suite de Darialski; ils brisaient l'étang en une multitude d'éclats; éclats-éclabousses, comme si des colombes d'argent – dans l'eau, dans le ciel? – s'étaient envolées quand un souffle de vent avait ridé l'étang, quand l'air pur avait frémi comme un voile vert. Du vallon aux pentes douces en avant parvint une odeur de fumée; là-bas se montrèrent une jupe rouge, un fichu à pois blancs; à peine entrevus, ils disparurent dans le vallon aux pentes douces, près de l'isba de Mitri Mironovitch, le menuisier. Darialski sursauta.

Il s'éloigna de l'église et ne put pas se souvenir comment ses jambes l'avaient porté jusqu'à la pierre nue qui surplombait l'étang; les froids éclabousses de l'eau le bercèrent merveilleusement: le voilà assoupi, et déjà dans les tourbillons de l'eau il entend la voix de sa nourrice: «do-do, do-do», et ici, en plein jour, tout lui fait une impression bizarre et confuse, et il cherche du regard un

villageois, un passant, mais il n'y a pas de passant; le vent souffle et berce les buissons, il berce la pensée – Darialski est déjà assoupi.

Écoute – le babillage des eaux et le flot des martinets: les martinets appellent confusément au-dessus du clocher qui élève sa croix d'or ouvragée au-dessus du village, et les martinets tourbillonnent au-dessus d'elle. Matin, midi et soir les martinets se baignent dans le flot aérien au-dessus de la croix, voltigent, zigzaguent, montent en chandelle, piquent, fendent le ciel: ils fendent le ciel d'un trait de feu, taraudent, vrillent le ciel de leurs cris perçants, infligeant à l'âme l'éternelle brûlure d'un désir inassouvi, et ils ne se calment qu'à la nuit; et encore, pas tout à fait: même pendant la nuit, à l'heure paisible du repos, quand les chiens au loin aboient et que le coq sous le clocher leur répond, on entend un sifflement: ils sont connus dans tout le district, les martinets de Tselebeïevo. Mais, ami, n'écoute pas les martinets et ne les regarde pas trop longtemps: ils te déchireront le cœur, ils te plongeront dans le cœur une vrille rougie au feu – et tu seras pris d'une envie de fuir, de secouer la rosée de ces buissons, de te laisser tomber sur la rosée de ces herbes, de serrer ces herbes contre ta poitrine. Et ce sera ta perte pour pas grand-chose: tu te consumeras.

Voyez donc comme ils voltigent, comme ils fendent l'air de leurs ailes acérées – la croix en est toute recouverte.

Darialski regarde la croix, le clocher: derrière le clocher – les buissons, le petit ravin; derrière le ravin – des buissons: plus on s'éloigne, plus il y en a: regarde, déjà la forêt murmurante t'instille sa torpeur, et dans la forêt craquette un oiseau stupide; comme son cri est plaintif...

Que veut-il donc?

Il traîna ainsi tout le jour dans le village, errant le long du pré et jetant des coups d'œil au petit vallon aux pentes douces (où se trouvait l'isba de Koudeïarov, le menuisier).

Et déjà les filles du village sont venues à l'étang en chantant des airs de rondes; elles ont ôté leurs jupes rouges et leurs jaquettes, et toutes ensemble elles ont précipité leurs corps blancs dans l'étang: ah, quels ébrouements! Elles se sont longtemps poursuivies sur la berge – comme ça, sans chemise, potelées, blanches. Et déjà les filles

du village ont quitté l'étang, elles se sont éloignées en chantant des airs de rondes. Et les hommes du village sont venus eux aussi, ils ont ôté leurs pantalons et leurs chemises, et tous ensemble ils ont précipité leurs corps hâlés dans l'étang: encore plus de cris, plus d'ébrouements. Sans chansons ils étaient venus, sans chansons ils sont repartis. Et il n'y a plus personne sur l'étang; seule la silhouette noire d'un balbuzard se détache sur le ciel pur.

Et déjà la femme grêlée est venue sur le ponton en chantant une chanson douce, une chanson plaintive; elle n'a pas ôté ses vêtements rouges, elle est restée assise sur le ponton, agitant ses pieds dans l'eau, démêlant ses nattes rousses au-dessus de l'eau. Et quand Darialski passa près d'elle, un tremblement fit frémir ses lèvres, et dans ses yeux passa une lueur mystérieuse – oh, quel feu dans ce regard! Il se retourna – elle se retourna elle aussi: oh, comme ses yeux se sont de nouveau fixés sur lui! Il s'approcha, mais la femme grêlée avait déjà quitté l'étang, s'était éloignée en chantant une chanson douce, une chanson plaintive. Et la première étoile s'alluma, et la modeste chaumière, depuis le vallon aux pentes douces, dans l'humidité, dardait le regard de ses deux fenêtres jaunes.

Le soir pur planait et flottait au-dessus du village, il déposait sur les buissons, les herbes, les chaussures, les baisers consolants de ses larmes estivales, quand le ciel diurne, sans trace d'azur ni de gris, se solidifia en une voûte d'un bleu sombre, et au même instant l'occident ouvrit tout grand sa gueule et engloutit la flamme et la fumée du jour; il exhala les aériennes draperies rouges et flammées du couchant, et en tapissa les encoignures et les toits des isbas, les angelots sculptés, les buissons; et il constella la croix du clocher de rubis de grand prix, et le coq en tôle parut se découper dans le soir avec son aile agressive et cramoisie; un lambeau de l'aérien tapis rouge s'accrocha aux groseilliers du pope, atteignant de plein fouet le père Bucole; il était assis sur une souche de bouleau, en soutanelle blanche et chapeau de paille; rougeoyant, il fumait sa pipe d'écume et semblait tout petit dans le crépuscule.

Le tapis aérien coupa la route d'un lé rouge, fuyant vers l'endroit où s'étaient agglutinées les mesures les plus basses et les plus mal famées, et on ne sait pourquoi on y braillait des chansons, on ne

sait pourquoi, dans des nuages de poussière, un accordéon réduisait l'air en miettes, et on ne sait pourquoi un triangle venu d'on ne sait où l'accompagnait, ding-ding-ding, tandis que l'orient exhalait un flot d'obscurité, et que la route y menait – là-bas, dans le déferlement du sombre flot, dans le bleu trouble de la nuit bleue quelqu'un avançait vers le village : une petite silhouette sombre marchait, marchait, mais on eût dit qu'elle était loin, très loin, et que jamais elle n'atteindrait Tselebeïevo.

À L'AUBERGE

– Mais réfléchis donc, tête de mule, réfléchis : qui c'est qui travaille la terre ? Le moujik – moi, quoi ! C'est au moujik, au paysan que revient la terre, je veux dire en pleine propriété publique. À part la terre, on n'a pas besoin d'aucune libreté ; c'est que de la gêne, cette libreté-là. À quoi qu'elle peut nous servir, cette libreté ?

– Espèces de youpins grévistes ! s'entêtait un petit paysan minable.

– Qu'est-ce que t'as à me zyeuter, toi, avec ta sale gueule ? C'est dans la lutte que tu obtiendras tes droits ! clama un ouvrier de la manufacture de Prokhorov, un jeune gars avec le nez enfoncé, en crachant sur le plancher.

De côté résonnait une voix de ténor, forte et nasillarde :

– Le vent souffla en tempête, il m'amena au cabaret, et le cabaretier me dit : « Homme, que veux-tu ? » Et je répondis : « De la potion d'alambic. » Et lui replia ses cinq doigts et les serra ; et il me mit son poing sur la gueule. Et, ayant été frappé, je sortis...

– Et vous, les gars, vous l'avez vue, *cette écho* dans le bois ? demandait un garçon de Tselebeïevo aux yeux protubérants à deux badauds qui buvaient leur thé dans leurs soucoupes.

Mais tout était submergé par les gémissements grinçants d'un énorme accordéon dont jouait un garçon en chemise de soie bleue, la casquette penchée sur l'oreille, une expression provocante figée sur sa trogne, et il était accompagné en sourdine par les voix avinées des gars vautrés autour de lui : « Transva-a-al, Transva-a-al, ô ma patrie... Toute à feu et à sang... »

L'auberge était pleine de clients venus des villages voisins. Un nuage de vapeur s'épaississait, on servait çà et là de la vodka dans des théières, il y avait des gens qui bâfraient des saucisses nauséabondes, les prenant avec les doigts directement dans leurs soucoupes.

Dans un coin, un ouvrier au nez pourri et à la voix enrouée essayait d'échapper au petit paysan minable qui l'avait entrepris et ne le lâchait plus; à la table d'à côté un habitant de Likhov de passage, un séminariste renvoyé de son séminaire, tirait sur sa maigre barbiche et psalmodiait à la façon des diacres, et dans le coin opposé il y avait les garçons qui parlaient de «cette écho dans le bois».

– Allons, allons, fous-moi la paix! Sinon je vais te flanquer une tournée; c'est pourtant pour vous, enfants de salauds, qu'on est prêts à se jeter dans le feu; il a aucune jugeotte; eh, les gars, le laissez pas me casser la tête avec ses histoires!

– Et ayant cheminé, j'ai clamé, cocher, ô cocher! quelle récompense demandes-tu pour me conduire en ma demeure? Et lui me répondit: «Un denier, qu'on appelle vingt kopecks en langue vulgaire», et je m'installai sur son char, et la cavale rua; ayant rué, elle partit.

– On passait, les gars, par la Mare à la Jument, et on lui a crié, à cette écho: «Merde», et v'là qu'elle nous répond: «Merde.» – «Sors de là!» Et v'là-t-y pas qu'elle sort des buissons, toute en blanc, et nous on a foutu le camp.

Et l'accordéon râlait, et les voix mugissaient: «Qui apporta les munitions? Ce fut un très jeune garçon...»

On disait que les Japonais fomentaient des troubles dans le peuple, qu'il y avait des espions près de Likhov; on disait aussi que des cheminots avaient organisé un cortège sur le remblai du chemin de fer avec un «épendard» rouge, et que celui qui les conduisait, c'était le général Skobelev, qui s'était caché jusqu'à présent mais qui aujourd'hui s'était montré au peuple; qu'une sorcière de la Mare à la Jument avait vendu son âme au diable, et que, sur le point de mourir, elle avait cherché à qui transmettre son pouvoir, mais n'avait trouvé personne, et alors c'est dans un roseau que sa force s'en était allée; de petits billets au contenu des plus perfides

circulaient de main en main, appelant le peuple à ne pas travailler pour les propriétaires; les gens les lisaient, secouaient la tête; c'est qu'il était séduisant, le contenu de ces billets; mais ça les faisait sourire.

Le mendiant Abram était assis à l'écart, silencieux, et sa colombe d'étain luisait faiblement sur son bâton; de temps en temps l'habitant de Likhov s'approchait de lui, ils chuchotaient ensemble, puis il revenait à sa place et se remettait à psalmodier ses bêtises: – Et j'ai clamé d'une voix forte: «Cocher, ô cocher! dompte cette rosse!» Et il y eut un grand cri: «Holà, satanée bourrique!» Et les coursiers s'arrêtèrent comme pétrifiés... Eh, toi, la libreté! – Il apostropha soudain l'ouvrier qui venait de recevoir des coups et qui était déjà complètement ivre. – Voilà ce qui est: c'est très bien tous vos écrits, mais est-ce que vous avez seulement un dieu saucialiste?

– Nous lais-s-serons le ciel aux moineaux... et planterons... le drapeau rouge... – bredouillait l'homme, complètement soûl – du pr-r-olétar-riat...

– Ah là là, et ça serait pas plutôt un cercueil rouge? – Tout à coup l'habitant de Likhov éleva la voix, tant et si bien que l'accordéon se tut, les garçons cessèrent de s'ébahir à propos de «cette écho dans le bois», et toutes les têtes se tournèrent dans la même direction: les yeux du citoyen de Likhov brillaient, ah, comme ils brillaient: «Orthodoxes, écoutez, le règne de la Bête est proche, et ce n'est qu'avec le feu de l'Esprit que nous brûlerons cette Bête; frères, la mort rouge passera parmi nous, et notre seul salut, c'est le feu de l'Esprit, le règne de la Colombe qui nous prépare...» L'habitant de Likhov parla encore longtemps, et s'éclipsa.

Les villageois restèrent ébahis devant ces discours merveilleux: et déjà certains se dispersaient; d'autres étaient partis depuis longtemps, et les derniers, qui avaient abondamment biberonné de la vodka directement au bec des théières, restaient vautrés sous les bancs – et parmi eux il y avait l'ouvrier au nez pourri.

Nuit claire, pure, calme, fraîche. Au loin un chien aboie, une crécelle résonne; au loin des garçons chantent en rentrant chez eux: «Pour le bien, Dieu te sauvera... Pour le mal, Il te jugera...»

Une carriole brinquebale; c'est le citoyen de Likhov qui conduit en quelque lieu Abram, le mendiant: «Alors, et l'homme, on l'a trouvé? – On l'a repéré... – Et qui c'est, qui c'est? – Eh bien, un fainéant, un noble, mais quand même il est des nôtres... – Et il mord à l'hameçon? – Ça viendra...» Nuit claire, pure, calme, fraîche...

CHAPITRE II

Likhov

LA ROUTE

La route coupait à travers des petits bois, des buissons, des monticules; elle coupait les pentes douces des vallées, elle coupait le vent qui vous tombait dessus de tout son élan; elle coupait l'avoine verte qui murmurait à peine; les ruisseaux, les ravins – la route les coupait en s'enfuyant – là-bas: de là-bas un cilice fumeux s'était déployé et avait recouvert le ciel tout entier; de là-bas venait le crachin qui s'était mis à tomber sur les petits bois, sur les monticules, sur les pentes douces des vallées; et là-bas une église pointait vers le ciel sa flèche argentée, perçant le brouillard, et pourtant on aurait dit qu'il n'y avait pas le moindre village à dix verstes à la ronde; mais la route contournait l'église de loin, et le village se cachait entre deux molles ondulations de terrain recouvertes d'orge moirée par le vent. En grim pant sur le saule qui, Dieu sait comment, avait survécu sur le bord de la route (dans l'ancien temps les routes étaient bordées chez nous d'énormes saules), on aurait pu apercevoir le village, parce que depuis le saule on en était à deux pas; mais c'était un jour gris et pluvieux, et les isbas grises, comme des orphelines, s'étaient si bien blotties dans le giron de la pauvre terre grise qu'il était absolument impossible de les distinguer. L'ondulation de terrain s'interrompait près de la crête; et c'est tout justement là que la crête coupait la vallée; ici la crête avait séparé le village en deux parties, et les jardins potagers dévalaient vers une source; la source s'appelait *la Source d'Argent*, et la crête – les villageois l'appelaient dans le temps *la Crête-Morte*; cette crête n'avait pas moins d'une

verste de longueur, elle se transformait en une crête sablonneuse, elle coupait beaucoup d'autres crêtes et était interrompue par de petits ravins; cette crête continuait à serpenter, et au printemps elle empiétait beaucoup sur les pâturages; c'est ici qu'il y avait eu des cas de brigandage, dans le temps, sur cette route entre Tselebeïevo et Likhov; et le village sous la crête s'appelait Gratchikha, ce qui veut dire «le freux»; un village pauvre: pas comme Tselebeïevo; ici les toits n'étaient pas couverts de tôle, mais de chaume; la vie y était particulière, pas comme à Tselebeïevo, et les paysans et leurs femmes étaient différents, et il n'y avait pas de gros fermiers, et les artisans et les commerçants avaient tous disparu: le village n'était habité que par deux familles, les Fokine et les Aliokhine; ils s'étaient tellement multipliés à Gratchikha que les autres n'avaient fait ni une ni deux, et qu'ils étaient morts – on peut dire que leur race s'était éteinte: les Fokine étaient tous de grands escogriffes, tous des échalas; et puis, ils étaient un peu voleurs, et ils buvaient aussi; les Aliokhine, c'était autre chose: ils buvaient moins, et, s'ils n'étaient pas très honnêtes, ils volaient quand même moins que les Fokine; mais voilà, ils avaient une sale maladie; à part ça, les Aliokhine vivaient comme tout le monde; et ils avaient leur pope, ici tout était spécial, à part.

On aurait pu en dire long sur ce village, mais ça n'en valait guère la peine, parce que la route allait à Likhov sans entrer dans le village; si l'on ne disait pas au voyageur qu'il y avait un village là, tout près, le voyageur passait la crête sans faire attention, sans rien remarquer du tout: les Aliokhine et leur pope, il n'en avait rien à faire. Il n'y avait que la flèche argentée qui pointait vers le ciel dans le brouillard au-dessus de la vallée, entre deux molles ondulations de terrain; elle pointait – et puis plus rien; comme elle était apparue, elle avait disparu – dans le brouillard.

À l'endroit où la route vers la Crête-Morte était coupée par des mottes de limon jaunes, là où se distinguait confusément la flèche sombre dans le brouillard, le menuisier Koudeïarov descendait la route détremmée par la pluie; il avait un bourgeron neuf, mais les pieds nus; la boue visqueuse giclait entre ses orteils avec un bruit de succion, gluante comme de la bouillie de pois cuite avec de la

soupe d'avoine, ou comme de la pâtée pour cochons; ses bottes, le menuisier les avait ôtées et suspendues au bâton qu'il portait sur l'épaule (c'étaient des bottes neuves); son baluchon de voyage s'y balançait aussi. Le menuisier chemina longtemps entre les buissons; il marchait entre les monticules, les bosquets; il songeait près des clairières; il se traînait vers la ville, vers Likhov; la bruine soufflait sur lui la poussière de ses gouttelettes; la bruine tourbillonnait tout autour – on aurait dit que tout l'espace entre Likhov et Tselebeïevo dansait dans le vent larmoyant; les buissons sanglotaient et dansaient, les herbes importunes dansaient aussi; l'orge dansait; et un ondoisement alerte, léger, ridait de tourbillons la surface des flaques froides, calmes et noirâtres. Le menuisier se traînait, traversait les flaques, les champs d'orge barbue, et son visage maladif, pitoyable, laissait maladivement et pitoyablement pendre au-dessus du chemin son nez de pivert; il avait sa casquette sur les yeux, ce qui lui faisait un visage aveugle: voyait-il, ne voyait-il pas ce qui se passait tout autour? Et tout autour – boue et gadoue; la petite pluie dansait, des bulles crevaient à la surface des flaques – tu parles d'un temps! Le menuisier pataugeait dans la boue.

Le menuisier regarde – et déjà sur la Crête-Morte Abram l'attend; le rouquin a rejeté son sac sur l'épaule et, comme il pleut, il a rabattu sa faluche sur sa tête bouclée – le mendiant attend, assis sur une pierre, il sifflote dans le vent, il attend le menuisier; le mendiant ne se soucie pas de la pluie: c'est le jour du Saint-Esprit¹ – et le cœur est en paix; alors, le crachin peut bien tomber, les environs se gorger de rosée, le brouillard tourbillonner, bouillonner de pluie! Où donc le cœur pourrait-il trouver l'apaisement, s'il n'a pas d'apaisement le jour du Saint-Esprit? Abram chante à tue-tête dans le vent en tapant dans une flaque avec son bâton: « Belles en vos appartements, attendez votre bel amant, buvez l'hydromel et la bière, votre ami ne tardera guère... » L'eau dégoutte du bec de la colombe d'étain... Tout autour, des freux mouillés se sont mis à crier...

Le mendiant, Abram, regarde – déjà le menuisier est en vue et il descend de la crête, Mitri a levé le nez – sous la crête quelque'un

1. Le jour du Saint-Esprit: le lundi de Pentecôte.

l'attend, au bord de la route: ils doivent aller ensemble à Likhov – un seul chemin, un seul souci, une seule cause, une seule vie – et la vie éternelle, sans fin; ils se sont souri; et, s'étant rejoints, il se sont mis en route, ils ont pris la montée; et la Crête-Morte est raide et glissante: si on tombe, on sera tout dégoulinant de boue; ça ne fait rien – tout vient de Dieu: le ciel, la terre, les étoiles lointaines, les nuages, les gens – et la boue; elle aussi, elle est de Dieu. Ils ne sont pas comme ces gens dont les habitudes sont connues de tous, dont les actions ne sont entachées par rien, et qui vaquent simplement et ouvertement à leurs occupations: non, eux, comme de vrais voleurs, comme des loups, ils cheminent tous deux par des sentiers détournés, et cela depuis combien de jours, de semaines, de mois, pour que personne ne voie comment leurs chemins se sont rejoints; aujourd'hui aussi ils sont tous deux sortis secrètement des demeures des hommes: le mendiant est venu de Gratchikha par le ravin; le menuisier a fait tout un détour pour que l'œil mauvais du voisin ne puisse pas voir par quel chemin il s'est mis en route.

– Eh bien, ami, tu t'es fait tremper à rester assis! Tu as attendu longtemps – tu trouvais le temps long?

– Ça ne fait rien, Mitri Mironitch, rien du tout; et puis toi aussi, pour sûr, il a fallu que tu fasses un petit détour; pour sûr, tu t'es levé au chant du coq?...

– Pour une œuvre spirituelle un détour encore plus grand ne compterait pas; et puis c'est même très agréable de parcourir les contrées de la terre, dit Mitri d'une voix traînante et nasillarde, en émergeant péniblement du ravin, d'où se dévoilaient de nouveau les grands espaces, ils s'étendaient sur plusieurs dizaines de verstes; Mitri tourna son nez de-ci, de-là, en observant autour de lui; et le vent, comme irrité de ce regard, se mit en colère; il se déchaîna de plus belle contre les avoines et les flaques; la boue, la pluie redoublèrent; les nuages s'abaissèrent, et un buisson se renversa; puis un deuxième, puis un troisième: la route serpenta dans un petit bois, puis de nouveau ce fut l'espace; et de nouveau là-bas la flèche perça les ténèbres plombées – elle les perça, et disparut.

Le mendiant marche – il frappe le sol de son bâton; c'est bon de marcher ainsi; tu marches et tu ne sais pas ce que tu as laissé

derrière toi ; tu marches et tu ne sais pas ce qui t'attend devant toi : derrière – un hameau, des petites isbas ; et devant – un hameau, des petites isbas ; derrière – des villes, des fleuves, des provinces, et la mer froide, et les îles Solovki ; devant – les mêmes villes et les mêmes fleuves ; et Kiev ; il t'est arrivé de rester là, entre quatre murs (si on t'a laissé entrer pour la nuit), parmi les bancs, la femme, les enfants, les poules, les cafards et les punaises ; tu es resté terré là, à moins que tu n'aies mendié sous les fenêtres ; comme tu as été là, ainsi tu seras ailleurs, selon le bon vouloir du paysan – et ce sera la même femme qui se mettra à se trémousser, et les mêmes enfants, les mêmes punaises qui se colleront à toi. Mais ici il n'y a ni enfants, ni punaises – un esprit froid et libre souffle sur toi : il souffle où il veut, et d'où il vient, où il va, les hommes ne le savent pas ; ce n'est que dans les champs que tu pourras respirer l'esprit, t'en rassasier, et, comme l'esprit, tu iras où tu voudras ; et plus rien n'existera : tu parcourras les mers, et la terre sous le soleil – tu t'en iras dans le monde : c'est-à-dire, tu deviendras spirituel ; c'est pourquoi l'œuvre de l'esprit, c'est l'errance, c'est-à-dire la sainte oisiveté : pars, va errer dans les champs, si tous le faisaient, tous n'auraient plus que l'esprit pour se nourrir, tous deviendraient une seule âme : car l'esprit a revêtu la terre d'un seul vêtement. Seulement, visiblement, ce n'est pas comme ça : respirer dans les champs, cela n'a pas suffi pour que le sacrement s'accomplisse ; visiblement, le menuisier Koudeïarov sait quels mystères il faut pour transfigurer les frères : il faut un exploit spirituel, il faut une grande audace ; les hommes ne pourront pas se réjouir, ni les bêtes, aucun oiseau du ciel ne pourra se réjouir avant que cet esprit n'ait pris lui-même un visage humain.

Ici Abram loucha vers le menuisier : il est souffreteux, il a un nez de pivert et il n'arrête pas de tousser, oui mais voilà – il connaît les mystères, tout, absolument tout est révélé au menuisier : les destinées des hommes, et aussi pourquoi le peuple se révolte, et aussi pourquoi il arrive qu'on souffre de *tranchées* depuis sa naissance.

Et Abram jeta un coup d'œil sur le visage du menuisier, et proféra, en recourbant trois fois ses doigts près des lèvres : « Sous l'aspect d'une colombe... » Dans la confrérie des fidèles, tous les discours spirituels commençaient ainsi...

– Sous l’aspect d’une colombe, répéta Abram. Ce que nous supposons, père, c’est que chaque homme est digne d’être l’icône de la Colombe, s’il abandonne son avoir, son lopin de terre, sa femme, et part errer dans notre chère Russie, s’il respire tout son soûl le bon air libre : les cantiques ou les prières, on peut dire que c’est le fruit spirituel, et même la respiration des lèvres qui ont bu l’air libre ; et c’est ça le sacrement qui chasse les gens loin de leur pays natal ; et ici on a mis partout des barrières sur la terre notre mère, on a posé des fils de fer : reste planté là, qu’on nous dit, avec ton saint-frusquin – finie la liberté, ta propriété – c’est à toi, et la mienne – à moi ; mais est-ce qu’on peut en vivre, de ce qu’on possède ? Tout mon saint-frusquin, c’est que de la saleté ; et quant à la propriété, c’est rien du tout ; avec ta richesse tu auras le gros ventre, et puis le mal se mettra après ton ventre – et tu feras la grande culbute, tu iras manger les pissenlits par les racines ; avec ton ventre, c’est dans la terre que tu iras ; tes lopins, ils feront la noce au-dessus de toi : reste couché, pourris ; c’est bien ça que nous supposons ? Le peuple en a marre de pourrir vivant ; en se mettant en grève, aujourd’hui il se met au régime, le peuple, au régime du grand air ; ils vont attendre, attendre, et puis ils prendront la route avec les *épendards* ; et alors il y aura des sacrements nouveaux, et des prières...

– Allons, allons, frère Abram, tu parles sans réfléchir : bien que tu sois le Pilier-Fidèle, ta langue est pas bien fidèle à la vérité ; ton cœur – c’est de l’or, mais ta langue – c’est un sou en cuivre. – Le menuisier le fixa, son visage se plissa, et il fronça le nez.

– Ben, c’est-à-dire... c’était juste comme ça : nous – qu’est-ce qu’on est : c’est à toi de savoir, t’es le chef... Nous, à vrai dire, ça... dans l’ensemble, et tout le reste, c’est comme c’est – le mendiant était perdu, il soufflait dans sa barbe, et, tout confus, il se mit à patauger bruyamment dans la boue avec ses pieds nus. (C’était le Pilier-Fidèle, il chantait bien les psaumes, et de la malice, il en avait à revendre, mais en ce qui concerne les destins et les mystères, c’était un véritable simplet comparé à d’autres frères : il lui manquait une case, il ne pouvait absolument pas se fourrer dans la tête le comment et le pourquoi : c’est comme ça qu’il fréquentait

les saucialistes, qu'il taillait des bavettes avec les « stundistes¹ », et qu'il avait été jadis chez les « coureurs² », mais, pour ce qui est de trahir les siens – alors là on pouvait faire totalement confiance à Abram : un vrai pilier que le Pilier, et il mettait toujours à temps un bœuf sur sa langue.)

– Et quel jour est-on aujourd'hui ? lui demanda Mitri en enfonçant encore plus sa casquette, si bien que du bourgeron ne dépassaient que le nez et la barbiche, comme s'il n'y avait pas d'homme du tout : un bourgeron – sur le bourgeron, une casquette, et, pointé hors de la casquette, un nez : c'est ainsi que le menuisier marchait, en se courbant toujours davantage sous la bruine qui le cinglait.
– Quel jour on est ?

– Le jour du Saint-Esprit.

– C'est bien ça, du Saint-Esprit. Et où est-ce qu'on va ? Écoute bien.

– Au vaisseau³, en voyage.

– Écoute bien. Et chez qui on va ?

– Chez Ivan, chez le Feu, et chez Annouchka-le-Colombier.

– C'est ça, chez le Feu, et quel Feu ?

– Le Feu de l'Esprit.

– Et les colombes, elles sont à qui ?

– À Dieu.

– C'est ça. Toi, tâche de bien te fourrer ça dans le crâne : nous allons chez nous, dans nos domaines, dans notre église – et il y a là un mystère. Notre chemin spirituel se change en demeure : il y a eu de l'air, il a soufflé – et il n'est plus ; mais comment la sainteté des

1. Le stundisme est un mouvement sectaire qui a pris naissance parmi les paysans russes et ukrainiens au XIX^e siècle ; c'est un mélange de protestantisme et de doctrine des « chrétiens spirituels » (molokanes, doukhobors).

2. Les coureurs sont les membres d'une secte très radicale, issue des vieux-croyants, qui refusent l'Église et l'État au point de fuir tout contact, de refuser tout document officiel et même de dire leur nom aux autorités. Pour eux la société est le royaume de l'Antéchrist, et ils la fuient, en adoptant un mode de vie errante et en marge.

3. Le vaisseau : c'est ainsi que les vieux-croyants et de nombreux sectaires appelaient leur communauté.

actions spirituelles se transforme et prend une nature charnelle, ça, mon cher Abram, c'est un mystère. Notre nature – c'est l'esprit; et la propriété, ça vient du Saint-Esprit et de personne d'autre... La nature, c'est comme un tronc tordu: le tronc, tu peux le raboter: un coup de rabot ici, un coup de varlope là – en deux temps, trois mouvements le vaisseau est prêt.

– Et les meubles, c'est pareil, poursuivit le menuisier en butant sur les mots, et son visage se déforma sous la préoccupation impérieuse d'exprimer quelque chose, devint même mélancolique, pitoyable, se brouilla en une sorte de ramages. – Les m-m-meubles, c'c'est p-p-ar... (Le menuisier se mettait à bégayer quand il voulait lever un coin de voile sur un sentiment qui l'agitait; il faut supposer qu'il bégayait à cause de son tempérament maladif.) Les m-m-meubles, p-p-pareil! Les mots fusèrent comme des projectiles, et de pâle il devint comme une betterave rouge, et même il se couvrit de sueur: Ç-ç-ça aussi, frère – il leva le doigt –, c'est très imp-p-portant... ne me méprise pas si je fais des m-m-meubles; tu rabotes, et en même temps tu médites, tu pries, frère (à présent il maîtrisait sa pensée), tu rabotes en priant, tu chantes des cantiques – c'est pareil – un meuble: et où est-ce qu'il ira? Chez des gens: toi tu l'as fait en priant, et lui il te rendra service: un marchand ou un monsieur va s'asseoir dessus, et il se mettra à méditer sur la vérité; ça fait cet effet-là, la prière... Voilà, un meuble, c'est pareil... – Mais il n'exprima plus rien, et de nouveau son visage disparut et il ne resta que la casquette, le bourgeron et les pieds nus qui patageaient dans la boue...

– Il faut construire, frère, raboter – façonner la maison de Dieu: voilà: là, frère, il y a et les meubles, et la femme, et tout: la résurrection des morts, frère – elle se passera avant tout dans la mémoire, dans l'esprit: les défunts viendront partager avec nous notre repas de midi, mon ami; voilà, c'est ainsi; surtout si on met quelque chose qui leur a appartenu, aux défunts, sur la table – un chiffon ou un portrait, et puis par l'esprit, par l'esprit, par l'esprit il faut les... – et voilà. Par cette incarnation, on peut dire, de notre esprit dans l'homme; comme nous, il naîtra d'un homme; et toi – tu parles de l'air, tu dis qu'il a soufflé – il a soufflé et il n'est plus! Voilà...

Et les meubles, laisse-les tranquilles, les meubles... Et les meubles c'est pareil, pa-reil! dit-il en traînant sur les mots.

Son visage émergea doucement du bourgeron, et il était devenu tout autre: comme ça, il était devenu blanc, lumineux: non pas pâle, ni rouge – le menuisier était devenu blanc. Et la bruine cinglait – cinglait de plus en plus fort; et des lambeaux de fumée filaient d'un horizon à l'autre; leur bataillon n'avait ni fin ni commencement; un buisson s'ébrouait joyeusement dans le mauvais temps, renversait ses branches au-dessus d'un tronc creux; quand la pluie cessait, l'herbe chuchotait; il pleuvait, il ne pleuvait pas, ici il pleuvait, et là il ne pleuvait pas: mais il y avait les grands espaces; et dans les grands espaces se cachaient, se dissimulaient et de nouveau se découvraient des espaces, et chaque point du lointain, quand les voyageurs s'en approchaient, devenait espace; et la Russie, c'était l'immense multitude de ces espaces, avec des dizaines de milliers de Gratchikha, avec des millions de Fokine et d'Aliokhine, avec leur pope et leurs freux; Likhov se dressait, et ça et là une lampe à pétrole y clignait dans la nuit. Et les voyageurs s'approchaient de Likhov, et il n'y avait pas la moindre trace de Likhov à l'horizon, et il était impossible de dire où était Likhov; mais il existait. Ou bien peut-être qu'il n'y avait pas du tout de Likhov, que tout n'existait que dans l'imagination – des vétilles, comme cette bardane ou ce chardon: regarde, voici la plaine, et dans la plaine il y a ça et là un balai tout ébouriffé; tu entres dans le brouillard, attention: un mauvais homme, crois-tu, s'est lancé à tes trousses dans la plaine; voici un saule: attention – si tu passes à côté, il va te gronder dessus.

– L'ennemi du genre humain aussi – c'est pareil, poursuivait le menuisier, tâche de bien comprendre, frère, que sur chaque signe matériel, en un mot sur l'existence charnelle – l'ennemi souffle, et elle n'existe plus, la vie de la chair, elle n'est plus: l'ennemi fait semblant d'être esprit – et puis encore: toi (comprends bien, frère), tu fais naître une créature de chair, ce n'est pas rien; ainsi l'esprit prendra un visage humain – il naîtra, petit enfant, d'une femme: il y a esprit et esprit, mon bon Abram: l'un, c'est l'esprit, l'autre, c'est l'ennemi; d'ailleurs nous pouvons le comprendre, c'est ce que

tu disais sur l'air; tu vas plus loin – est-ce que l'air qui pue, c'est encore de l'air?... Voilà, c'est pareil...

– Nous, Mitri Mironitch, nous sommes d'accord, nous – qu'est-ce qu'on est: on n'a rien contre...

– Attends: l'homme, on l'a trouvé: ma bonne femme, Matriona – elle est maligne, pour ça oui!... Et voilà, quand elle l'aura entt-t- (le menuisier se mit de nouveau à bégayer), entortillé – alors le mystère s'accomplira; et d'ici là, tu la boucles.

– Un fainéant, que t'as dit tantôt, ce type – un noble – l'attention d'Abram était éveillée, et ses petits yeux se mirent à pétiller de malice. – Ça ne serait pas ce gars qui habite à Gougolevo? Alors, c'est pas avec ta bonne femme que tu vas l'attraper: va, il se débrouille très bien tout seul pour en avoir une, de femme, et la petite-fille de la baronne, encore!...

– D'accord, qu'il la prenne; c'est pas rien, l'argent de la baronne: il y a ça aussi... et elles le picoreront, elles le becquetteront, le blé en or, mes petites colombes. Bien sûr qu'il l'épousera: mais il c-c-couchera avec ma bonne femme, et elle concevra un enfant de lui – ça c'est la vérité du Bon Dieu!

– Et pourquoi avec lui et pas avec un autre, disons, avec toi, Mitri Mironitch? En quoi tu ne ferais pas l'affaire – tu as l'esprit, tu as la bonne figure – mentit Abram, parce qu'au point de vue esprit, ça allait – mais pour la figure, ça n'allait pas du tout, on peut le dire – parce que, je vous le demande, quelle figure il avait, le menuisier? Où peut-on voir quelque chose de semblable? Ce n'est pas un visage – c'est un os de mouton bien rongé, et en plus, c'est une moitié de visage; bon, c'est bien un visage, mais on dirait toujours que c'est une moitié de visage.

– V-v-vieux, je s-s-suis trop v-v-vieux; comprends-moi, mon ami – et puis j'étais déjà âgé quand je suis venu à la foi spirituelle; et avant, j'ai beaucoup souillé ma chair – elle n'est pas bonne pour moi, la nature féminine – ça ne me convient pas: mais prier – ça aide; ça c'est autre chose – dans la prière la nature est révélée, mais moi, pour que je... ça non; le petit enfant de la Colombe – Koudeïarov soupira amèrement – il ne sera pas de ma semence, il sera d'un autre, d'un étranger... Mais lui, l'autre,

le fainéant – Darialski, quoi! chuinta le menuisier en proie à une noire jalousie, le visage assombri. Lui, il a une chair spirituelle: quand l'été dernier j'ai livré des meubles chez la Graaben, je l'ai repéré dans le jardin; et voilà; de lui, l'esprit rayonne sur tout, sur une herbe, sur sa Katia, sur tout – l'esprit émane de lui; je le vois à ses yeux, il est des nôtres: et il en a tout le temps après les mystères, et puis c'est un noble: il ne peut pas comprendre avec son cerveau, lui, qu'est-ce que c'est que le mystère: il a étudié, et il en a eu la tête toute gâtée: et puis maintenant, les mystères, c'est avec nous, les moujiks, qu'ils sont: il l'a senti avec son cœur, mais sa cervelle, elle est pas à la hauteur. Pour l'esprit, ça, il en a à revendre... Voilà, que je m'ai pensé, moi, avec Matriona, je ne peux pas – et alors – alors, que je m'ai dit, que ma bonne femme, avec lui (cette femme, faut dire, l'esprit rayonne d'elle sur tout, aussi; son corps, il est tout spirituel...). Et elle au début elle avait vergogne, puis elle a réfléchi; vers cette époque l'idée a fait son chemin; nous avons prié, et puis vers cette époque l'esprit est descendu sur nous (sur elle au moment de la prière, et moi, j'ai eu une vision en songe); eh bien, j'ai dit, par toi, femme, il y aura une grande joie pour cette terre. Depuis lors j'ai averti les frères: prenez patience, ce sera bientôt, très bientôt: et alors il s'est mis à y avoir toutes sortes de signes: il y a eu les saucialistes, le peuple s'est mis à jacasser sur la liberté; on a vu des nuages étranges dans le ciel. On s'est rappelé le Pougatchev. Ça, frère, ce sont les fleurs: mais quel fruit il y aura... Voilà comme je suis, moi!

– Et avec l'argent de Katia nous construirons des vaisseaux, c'est-à-dire des communautés – avec l'argent de Katia et celui des Eropeguine: le marchand, on dirait qu'il devient bien malade; j'ai déjà fait porter une herbe à la Eropeguine, mais ça ne l'a pas soulagé, il est même encore plus malade: et à sa mort, à qui donc il reviendra, tout son pognon? À nous! Voilà, on peut le dire, en quoi nous transformons l'air, c'est-à-dire l'esprit: ici – en bon argent, et là – en meubles... Et alors...

Et voilà qu'ils se taisent, il n'y a plus que les tourbillons de la pluie légère, les rafales du vent léger; un buisson s'est mis à balbutier – et c'est tout.

Et ils ont déjà dépassé une ferme: un richard s'était établi ici, près d'un bois de chênes; il a planté des pommiers, et il a entouré le verger d'un solide muret de pierres sèches, juste à l'endroit où le chemin communal rejoignait la chaussée; et la chaussée s'étira, tranchant par la blancheur de ses pierres sur les champs d'avoine ou autres; elle se mit en route au pas de ses poteaux télégraphiques, elle s'envola avec le sombre écheveau de leurs fils et tomba avec la pierre rayée, barbouillée d'un chiffre, tomba avec les tas de cailloux sur les bas-côtés; on avait tracé inutilement des croix à la chaux sur les pierres (on volait les pierres); les carrioles s'étaient mises à brinquebaler, les trains de chariots à grincer, les piétons à marcher, à leur rencontre les camions avec des caisses de vodka bâchées se sont mis à danser, les fermes se faisaient plus fréquentes sur le bord de la route, on dépassait de petits hameaux; voilà, un village, dans le brouillard, a plongé d'une colline, et une maison solitaire a émergé parmi des isbas aux toits de tôle: c'était le débit de boissons: devant, en haut d'un poteau, il y avait une lanterne en bois; la maison disparut, le village disparut, engloutis – derrière un voile de brouillard. Et là, en face, Likhov sortit de la brume, au moment où nos voyageurs commençaient à penser que Likhov n'existait pas: et c'est justement à cet instant qu'il se mit à se dessiner lentement dans le brouillard, avec son église et ses nombreuses maisons serrées les unes contre les autres; et à quelque distance brillaient les aiguillages de la gare de chemin de fer; de là-bas provenait le mugissement d'un train, sourd et mélancolique.

LE GROS TAS

– Ta bonne femme, vieux frère, elle est plutôt tarte...

– Non, tudieu, c'est bien pire; si seulement elle n'était que tarte, ça pourrait encore aller; tarte, allons donc – c'est un *tas*, un *gros tas*!...

Voilà comment le minotier Eropeguine a accommodé son épouse, un jour qu'il se soûlait avec des compagnons de bamboche, une chanteuse sur ses genoux, au chef-lieu de la province. Et comme il avait traité Fiokla Matveïevna de *gros tas* devant le maréchal de la noblesse en personne, ce sobriquet lui était resté: *le gros tas*, toujours *le gros tas*; bientôt à Likhov personne n'appela plus Fiokla Matveïevna que *le gros tas*, et pas seulement les proches du couple, mais aussi les boutiquiers, le fermier, les meuniers et tous ceux qui se trouvaient à leur service.

Et ce n'était pas tant qu'elle fût trop grosse, mais elle croulait de partout; quand, sanglée dans son corset, elle mettait sa robe de soie lilas, ou bien sa robe chocolat – son ventre et ses seins saillaient de partout, ressortaient, son menton enflait et rejetait toute sa tête en arrière; et son visage, on ne pouvait pas dire qu'il fût adipeux: il était plutôt bouffi, bouffi et blême; «un embompoint malsain», disait Pavel Ivanovitch, le médecin: Fiokla Matveïevna n'avait pas grossi, elle avait enflé; même son alliance, elle ne pouvait plus la retirer depuis un an au moins, car ses doigts aussi avaient enflé. Et de plus, ses lèvres lui avaient joué des tours: la lèvre inférieure s'était séparée de la lèvre supérieure et avançait d'un bon pouce; et sur

l'extrême bord de cette lèvre, il y avait une verrue; ça aurait pu encore aller, mais voilà que de cette verrue partaient des tortillons de poils durs et piquants, et cela beaucoup de gens ne pouvaient tout simplement pas le supporter, surtout les représentants du sexe masculin et les douces jeunes filles; une fois que Fiokla Matveïevna était allée rendre visite à la maréchale de la noblesse, le jour de Pâques, voilà que le jeune fils du maréchal (un petit garçon aux boucles blondes) lui demande tout à coup: «Comment ça se fait, madame, que vous avez une petite fraise qui vous pousse sur la figure?» La maman avait immédiatement envoyé le petit garçon au coin, mais le visage de la minotière était quand même devenu tout triste; et ses yeux aussi étaient devenus tristes; elle avait des yeux calmes, gris; il y luisait une douceur résignée. Inutile de dire que dès le lendemain, les gens de Likhov qui se rendaient visite et échangeaient des vœux de Pâques avec les demoiselles ont parlé de la *fraise* au moins autant que de la pluie et du beau temps. Mais c'était mal, oui c'était mal de l'offenser (pas la *fraise*, bien sûr, mais Fiokla Matveïevna); la vérité, c'est qu'elle n'avait jamais fait le moindre mal à personne, et elle faisait beaucoup de bien: aux veuves et aux vieilles; il y avait là, rue Panchine, un asile pour les vieilles femmes. Et dès que dans la rue Panchine les chevaux des Eropeguine faisaient claquer leurs sabots, dès que par les fenêtres on voyait passer «Tiodor», et derrière lui les fleurs en taffetas, le foulard et les fruits qui ornaient le couvre-chef de madame Eropeguine, le visage d'une vieille ne manquait pas de se montrer à la fenêtre de l'asile et mâchouillait quelque parole agréable: quand c'était fête, il arrivait que des vieilles allassent chez Fiokla Matveïevna – de la rue Panchine on allait droit à la rue Ganchine, où les Eropeguine avaient une maison particulière, en bois, avec un étage, et aussi un verger, des écuries, un entrepôt, une grange, et même un pavillon pour les bains. C'était une bonne âme, cette Fiokla Matveïevna, et c'était honteux que son mari se moquât d'elle, oui, honteux! Un *gros tas*, elle? Est-ce que les gros tas ont un cœur pareil: regardez donc ses yeux!

Mais Louka Silytch ne les voyait même pas, les yeux de sa légitime; il voyait tout le reste; c'est pourquoi il l'appelait *le gros tas*,

et c'est pourquoi il courait constamment le guilledou à droite, à gauche, et même, on rougit de le dire, il entretenait sous son propre toit une liaison avec une servante (c'était une bonne chose que les enfants – un fils étudiant et une fille collégienne – fassent leurs études ailleurs et passent même l'été en visite chez des amis. Les enfants avaient des principes : c'est pourquoi ils se faisaient inviter ailleurs.) À le voir, jamais on n'aurait dit que Louka Silytch était un coureur de jupons : il était grand, sec, avec des lèvres minces et pincées, des cheveux gris et courts, taillés droit sur le front et la nuque, une barbiche grise ; il portait un caftan long et noir, une modeste casquette, et il marchait en s'appuyant sur une canne (il souffrait de la goutte) ; et ses yeux marron brillaient d'un éclat sévère par-dessous ses lunettes : allez donc deviner que ces lèvres austèrement pincées, déjà mortes, pouvaient si bien badiner ; et ces yeux, solidement retranchés derrière les lunettes, comme ils savaient lancer des œillades, oh là là, et pétiller ! On peut dire que l'aspect extérieur de Louka Silytch, noble et modeste, reflétait la belle âme de son épouse, et que la laide figure de Fiokla Matveïevna n'était rien d'autre que la sale petite âme fétide de son riche mari : en un mot, si on avait pu le retourner, lui, comme un gant (l'âme à l'extérieur), il serait devenu Fiokla Matveïevna ; et à l'inverse – Fiokla Matveïevna se serait obligatoirement changée en Louka Silytch ; l'un et l'autre étaient les moitiés d'une même figure scindée en deux ; mais comme cette figure aurait eu deux têtes et quatre jambes, et comme chaque moitié, si l'on ose dire, s'était mise à vivre sa propre vie – cela compromet l'exactitude de notre comparaison.

Les deux moitiés s'étaient scindées et éloignées l'une de l'autre depuis longtemps déjà, et à présent elles regardaient dans des directions complètement différentes : une moitié surveillait d'un œil vigilant le travail de plus de dix moulins dispersés dans le district, s'occupait d'élevage de chevaux et ne laissait passer aucun jupon tant soit peu avenant, et l'autre moitié s'était barricadée en elle-même : elle s'était même étrangement barricadée – avec crainte et effroi, avec acharnement ; depuis longtemps elle ne levait plus les yeux sur son mari, et, c'est mal de le dire, chacun aurait pu penser que *le gros tas* était heureuse des absences continuelles de son mari